

Antoine Amarilli

Futurs simples

Copyright © 2006 Antoine Amarilli.

This work is licensed under the Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 License. To view a copy of this license, visit <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/> or send a letter to Creative Commons, 171 Second Street, Suite 300, San Francisco, California, 94105, USA.

Quotes from other works are the property of their respective owners. All rights reserved.

*À Sacha C., Alex B. et Gregor K.,
qu'une quantité généreuse de bière
n'a pas empêché de m'accompagner
dans la conception de ce texte.*

Autant ne pas maintenir un suspense inutile, j'ai encore échoué. J'ai essayé de me raisonner, j'ai pris mon courage à deux mains, mais ai encore été incapable de passer la porte, d'autant que mon esprit malade a engendré un nouvelle objection à la téléportation, à laquelle aucune des personnes présentes n'a pu trouver de réponse.

La voilà. Un téléporteur, c'est un dispositif qui mémorise notre structure exacte – les connections entre neurones, la position de chaque atome, les charges électriques, tout –, le transfère au site d'arrivée, désintègre le voyageur et le reconstruit à l'identique, atome pour atome, à une certaine distance de là. Le principe est simple, la mise en oeuvre a nécessité des siècles de recherche, mais c'est comme ça que ça fonctionne, actuellement.

Irréprochable ? Pourtant, une partie de mon cerveau se borne à penser le contraire. L'argument est somme toute simple. Et si la personne reconstituée à l'arrivée n'était qu'un double de moi-même – un être parfaitement semblable à moi, avec la même apparence et la même manière de penser, mais pas moi ? Comment un tel phénomène pourrait être possible, si ce double est en tous points identique à l'original ? Je n'en sais rien, mais, la science n'ayant toujours pas percé le mystère de notre conscience, je refuse de prendre le risque. M'imaginer désintégré et donc mort, laissant derrière moi un autre moi, est quelque chose qui m'empêche d'utiliser un téléporteur tant que je n'aurai pas de réponse.

Je découvre avec effroi que ma question n'intéresse pas grand-monde. Je suis tombé sur un réseau de sceptiques comme moi s'opposant à la téléportation pour les mêmes raisons que moi, mais parmi le reste du monde, aucune réponse. Enfin, si, toujours la même réponse : « J'ai déjà fait l'essai, et ça a marché. » Certes, maintenant, si c'est vrai, ils le savent – mais s'ils n'étaient qu'un double de celui qu'ils étaient avant de se téléporter, leurs souvenirs leur feraient également croire que ça a marché. Comment savoir, peut-on savoir ?

Ma question n'est pas stupide, on me l'a dit à de nombreuses reprises, mais, même chez des personnes ne s'étant pas encore téléportées, elle n'est prise que comme une réflexion intéressante, mais qui ne va pas les dissuader. Il n'y a que deux ou trois personnes qui m'ont affirmé avoir changé d'avis concernant la téléportation en m'entendant leur parler de ce risque – et encore, c'était peut-être simplement pour me faire taire. De même que certains craignent que les accélérateurs de particules puissent donner naissance à un trou noir, je crains que la téléportation puisse me tuer – oui, ce n'est pas idiot, mais on ne va pas se priver de quelque chose à ce point nécessaire pour une raison aussi spéculative...

En attendant, plus je constate que ma question est sans réponse, plus ma répulsion vis-à-vis des téléporteurs s'intensifie – et plus je considère mon ancienne phobie comme quelque chose d'intuitivement juste qui m'a peut-être sauvé la vie. Non, ce n'est plus une phobie, maintenant – c'est une opposition sur la base de principes rationnels.

On m'a proposé hier une objection intéressante. Peut-être, m'a-t-on dit, qu'en allant dormir, je vais me réveiller autre... Je suis déjà allé dormir et je sais que ce n'est pas le cas, ou en tout cas, je crois le savoir – mais si on mourrait réellement en s'endormant, je penserais aussi que je suis resté la même personne.

Vais-je pour autant ne plus dormir ? Et, comme l'a dit mon interlocuteur, si on suppose que ma conscience change une infinité de fois par seconde sans que je n'y puisse rien faire, que vais-je faire, justement ?

L'argument n'est pas idiot, mais je refuse de prendre un risque supplémentaire. Je n'ai que mon instinct pour affirmer cela, mais me désintégrer et me réintégrer me semble plus « risqué » – s'il existe un risque. En attendant, je refuse de le courir.

Plus j'y pense, toutefois, et plus je me rends compte que ce point de vue me condamne à jamais à ne pas utiliser de téléporteur. Car je ne pourrai jamais avoir de preuve, à moins d'y aller – et si je meurs, je ne saurai jamais que je suis mort, et peu importe le résultat, je - ou mon double – ne pourrai jamais le démontrer à autrui. Mais vais-je pouvoir continuer à éviter la téléportation ?

Je reviens sur ce que j'ai dit la dernière fois ; j'ai l'idée d'une expérience qui pourrait lever tout doute. Que l'on me copie au site d'arrivée, mais sans désintégrer l'original ! Si l'autre n'est qu'un clone, je ne ressentirai rien de particulier – et à moins de supposer que je me réincarne en lui si on me tue, j'ai une preuve des dangers de la téléportation ; si, en revanche, j'ai l'impression d'exister dans les deux corps simultanément, j'ai plus de raisons de croire que mes craintes n'étaient pas fondées...

J'entreprends immédiatement les démarches officielles nécessaires pour pouvoir faire ce test.

Ça ne sera pas possible. Ma demande a été rejetée pour des « raisons éthiques évidentes ». En fait, ils refusent de faire une expérience qui pourrait mener à la création d'un clone de moi – le clonage est interdit, et la téléportation n'est tolérée que parce que l'original est supprimé, justement.

Et ils ont raison. Je ne peux vouloir créer un être humain conscient - un double de moi-même – juste pour une expérience, et m'en débarrasser après comme on vide un tube à essais. Quoi qu'il arrive, c'est un être pensant auquel je donnerais naissance, et exister « en double » de cette manière me serait insupportable.

Ce n'était pas significatif, de toute manière. Même à supposer que j'aie eu la sensation de vivre dans les deux corps simultanément, il serait possible que le siège de ma conscience soit resté dans le premier, et qu'en le désintégrant, on me tue malgré tout.

Il va falloir trouver autre chose, mais je ne vois vraiment pas. En attendant, je vais m'investir dans les mouvements – marginaux – de sensibilisation basés sur ce risque là. Les gens ont le droit d'être informés, je refuse de voir acceptée une invention qui, peut-être, tue un homme à chacune de ses utilisations...

Et voilà, l'heure se rapproche. Près de quinze ans de résistance n'y auront rien changé. La bataille est perdue.

Le téléporteur, malgré l'opposition à laquelle je m'étais joint, a transformé notre vie – ou plutôt, la vie des personnes l'utilisant, c'est à dire, l'immense majorité de la population. C'est aussi lié à l'invention du

téléporteur portable, qui fait maintenant la taille d'une montre. Si chacun en a un, autant ne plus construire la moindre route, et sceller tous les espaces intérieurs pour empêcher tout accès sauf par la téléportation, qui présente l'immense avantage d'être contrôlable : on peut accepter ou refuser l'arrivée de quelqu'un.

Bon, ce n'est pas pour autant la fin des inégalités – même si le téléporteur a fait beaucoup pour assurer un transport plus facile des produits pour l'aide humanitaire – mais on s'est maintenant assuré que chaque être humain avait son téléporteur. Je passerai sur les énormes problèmes que ça engendre concernant les migrations, contraignant les autorités à empêcher et à contrôler le déplacement des personnes d'une manière nouvelle. Ça ne me concerne pas.

Car, pendant que chacun se réjouissait du développement de ce nouveau monde, ceux qui savaient restaient à part. Bien entendu, mon erreur, avec le recul, me paraît évidente : ne pas avoir eu cette prémonition géniale dès l'invention de cet engin du diable. Peut-être aurait-elle alors pu intéresser l'opinion publique. Une fois que les gens avaient pour la plupart accompli leur premier voyage, que ma supposition soit vérifiée ou pas, ils ne pouvaient y croire – ils avaient survécu, ou bien, ils avaient toutes les raisons de le penser, même si ce n'était pas le cas.

Je peux me faire livrer les aliments par téléportation sans prendre moi-même le risque, mais ma marginalité m'empêche de trouver un travail et commence sérieusement à agacer les autorités. Bientôt, je n'aurai plus un sou et mourrai de faim – à moins d'avoir accepté d'utiliser ces téléporteurs. La résistance est toujours active, mais notre combat est perdu d'avance. Je ne sais pas comment je le sais, mais je ne leur donne pas un mois à vivre avant que l'on ne dissolve leur organisation, et qu'on leur présente un dernier choix, entre renoncer à leurs peurs et disparaître par je ne sais quel moyen politiquement correct.

Nous sommes si minoritaires... plus le temps passe, et plus je pense que ce sont nous qui avons un problème – la majorité doit bien avoir raison. Autant appeler ça une phobie, à nouveau. Nous sommes les égoïstes suprêmes, car nous nous préoccupons d'un problème qui n'a d'importance que pour nous mêmes. Disparaître ainsi sans même y penser, pour aller là où d'autres ont besoin de nous, constitue l'ultime sacrifice. Mais, malgré la pression sociale, je ne peux m'y résoudre, je ne veux pas courir le risque de mourir – même si c'est la preuve d'un égoïsme s'opposant à la bonne marche du monde.

J'ai reçu le courrier aujourd'hui. Ils ne le disaient pas clairement, mais c'est le téléporteur ou la mort. Non, bien sûr, ils ne vont pas m'exécuter, il ne vont pas faire de moi un martyr, ils sont trop intelligents pour commettre une erreur pareille. Au lieu de cela, ils m'ont fait comprendre que j'étais au chômage, et que les fonds qu'il me restaient correspondaient à peu près à deux semaines d'approvisionnement – après, ce sont les souffrances de la faim, et il n'y a même plus de rue où mendier. Ils ont souligné que je n'avais plus aucune chance de trouver un emploi, et que les législateurs s'assureraient de formaliser cette certitude dans un texte de loi scellant mon destin. Que, si je prenais le téléporteur et acceptais de me soumettre à quelques petites séances de psychothérapie pour me guérir définitivement de mon petit désordre mental, on s'occuperait de mon cas et on aurait la générosité de me placer dans une situation me permettant de vivre le reste de mon existence dans des conditions confortables. Que l'attrait d'un monde parfait grâce au téléporteur devrait finir par me convaincre de changer d'avis.

Je compte accepter leur offre, j'irai demain. Entre une mort lente, douloureuse et certaine, et une mort hypothétique, indolore et immédiate, je choisis la seconde option. Adieu, la résistance – dans quelques mois, ils seront morts ou réintégrés, de toute façon.

J'ose à peine y croire. C'est inouï. Après quinze ans d'opposition, de lutte et de souffrance, je vais enfin pouvoir recommencer à vivre. Et seule une peur inexplicable due à un doute injustifié est à blâmer.

Je suis allé dans le téléporteur – dans le modèle spécial, non portable, réservé aux phobiques comme moi. J'ai tremblé comme une feuille, allant jusqu'à penser que la mort qui, peut-être, m'attendait dans quelques instants était peut-être délibérément utilisée par le régime pour se débarrasser de ses opposants – avant de me rendre compte que c'était absurde, car, si je suis reconstitué sans aucune modification, que j'ai survécu ou non, on se retrouve avec une personne identique d'un point de vue extérieur.

Et puis soudain, sans un bruit, sans rien, j'étais ailleurs. Rien ne me l'annonça, si ce n'est le fait que le motif du mur visible par le hublot n'était plus exactement le même. Un petit effet sonore annonça que le processus était terminé. J'avais fait mon premier voyage – de quinze mètres seulement, c'était juste pour me rassurer. Au hublot, des visages souriants me faisaient un signe de la main. Je suis sorti, et on a applaudi mon courage.

Alors seulement, j'ai réalisé à quel point je n'avais pas su profiter de ces quinze dernières années.

Voilà : une journée change le destin de toute une vie. Je vais enfin pouvoir recommencer à exister. Mieux que tout, je suis resté le même. Ça, je le sais.

Si ce n'est qu'hélas, j'écrirais la même chose si ce n'était pas le cas. Je m'arrête ici, car je sais qu'il m'est fondamentalement impossible de vous prouver que c'est bien moi qui écris ces dernières lignes.

*En pensant à trois fonctions possibles de notre monde pour ses dieux éventuels,
un jeu massivement multijoueur pour Étienne,
une expérience de sociologie pour Gregor,
ou un générateur pseudo-aléatoire.*

Voici une petite anecdote qui m'a bien amusé et même surpris, dans ce nouveau jeu vidéo avec des personnages d'un réalisme si saisissant, ce jeu qui, pour la première fois, n'essaie pas d'imiter notre monde, mais nous propose de créer le nôtre (avec des lois physiques extrêmement simplifiées). J'ai joué pendant des heures, en essayant à chaque fois de nouveaux paramètres, et les résultats méritent d'être notés. Dès lors que je déclenche des phénomènes miraculeux, en contradiction avec les règles habituelles du monde virtuel que j'ai créé, ses habitants s'étonnent, commencent à parler d'être suprême, se mettent à prier, et inventent des histoires sans fin pour tenter d'expliquer, ou, du moins, de comprendre pourquoi ils ne peuvent pas comprendre.

Une fois, j'y suis même allé directement : je leur ai expliqué qu'ils étaient des personnages de jeu vidéo, que le monde dans lequel ils vivaient n'était qu'une barrette de mémoire vive dans un ordinateur (en employant des images qu'ils étaient capables d'assimiler). Quelle a été leur réaction ? Ils m'ont acclamé comme un Dieu, et, lorsque je leur ai annoncé que, décidément, leur réaction était tellement divertissante qu'elle méritait d'être consignée par écrit, et qu'il était temps d'arrêter, ils se sont lancés dans un délire de prières, faisant tout pour me dissuader de quitter, au point de presque arriver à me faire ressentir du remords lorsque j'ai fermé le programme.

C'est sans doute qu'à force de bidouiller ce jeu, je suis devenu un peu bizarre, mais il n'empêche : c'est étonnant, et même un peu tourmentant, tellement c'est réaliste. Je vais continuer à faire de petites expériences là-dessus...

Je suis retombé tout récemment sur un vieux paradoxe, une expérience de pensée, qui est particulièrement intéressante pour mon histoire.

Prenons un être supposé conscient. Maintenant, remplaçons l'un après l'autre ses organes par des équivalents robotiques – des organes strictement équivalents, c'est-à-dire ayant, pour tout message, la même réaction

que leurs homologues biologiques. On peut même subdiviser les organes encore davantage, si l'on veut. Lorsque tout a été remplacé, nous avons un robot en face de nous.

Est-il conscient ? Il semble difficile de penser le contraire. Soit il l'est, soit la conscience est quelque chose qui est en-dehors de la matière, ce qui va à l'encontre de toutes nos théories scientifiques. À aucun moment on n'a pu "enlever" la conscience ou la "faire diminuer", vu que l'on remplace à chaque fois ce qu'on a enlevé par quelque chose d'exactly équivalent. Sauf grosse erreur scientifique, nous pouvons ainsi construire un robot conscient.

Mais mes personnages de jeu, que sont-ils ? Ils sont des êtres virtuels ; un ensemble d'instructions. Soit. Mais si je remplace chacun des éléments de mon robot par leurs stricts équivalents virtuels, si les connections entre organes deviennent des liens informatiques entre programmes, n'aboutis-je pas à un être virtuel conscient ?

Certes, les personnages de ce jeu ne sont pas des copies conformes d'êtres conscients, ce n'en sont que des imitations dégradées dans un univers simplifié. Mais à partir de quel moment sont-ils suffisamment proches de nous pour pouvoir être à leur tour considérés comme conscients ? Certes, ils ne nous ressemblent pas vraiment, mais ils ont tout de même, à leur échelle, des réactions tellement semblables aux nôtres... Le pire est qu'on ne saura jamais à quel niveau de complexité la frontière entre conscient et non conscient aura été franchie, ou bien, à quel moment leur "niveau de conscience" sera suffisant pour que l'on commence à prendre au sérieux la nécessité de leur accorder des droits... On ne peut se baser que sur le bon sens pour estimer cette nécessité. Et quand je les vois, franchement, je ne suis plus tellement enclin à m'en servir comme des jouets insensibles.

Je n'éteins pas mon ordinateur, aujourd'hui. Je ne peux pas me résoudre à les tuer tous. Je vais encore réfléchir.

Plus le temps passe, et plus je me dis que nous sommes peut-être tous des meurtriers sans le savoir. Mais quand j'en parle à d'autres personnes, j'obtiens au mieux une curiosité polie, au pire un éclat de rire moqueur. Certains me disent que ce n'est qu'une supposition sans intérêt et qu'il est inutile de s'intéresser à des éléments pour lesquels on ne pourra jamais avoir de certitudes scientifiques : mais quand je leur rétorque que l'on ne peut savoir si les personnes que l'on fréquente sont conscientes et

que la société entière se fonde pourtant sur cette hypothèse, ils restent sans réponse. Ce ne sont que des amas de bits, assurent-ils catégoriquement, avant de se lancer dans une analyse du trouble psychologique qui me conduit à éprouver à ce point de la sympathie pour eux.

Ils ont raison. Si ma supposition est fondée, que pouvons-nous faire ? Interdire aux gens d'éteindre leur machine s'ils ont lancé la simulation d'un monde virtuel ? Réquisitionner tous les ordinateurs pour en faire fonctionner autant que possible ? Nous consacrer entièrement à la production de machines pour créer autant d'univers que nous pouvons, au détriment de nos besoins propres ? Et tout ça sur la base d'une simple hypothèse ?

Je renonce tout de suite au combat pour changer le monde, il est perdu d'avance, et je le sais bien. Pour ma part, je vais faire ce que je peux, seul. Je vais lancer autant de simulations que possible, je vais me procurer des machines. Je vais faire en sorte que le temps y passe plus rapidement que dans notre monde ; bien sûr, ils ne verront pas la différence, mais comme ça, leur univers pourra survivre encore plus longtemps...

Je ne vais pas entièrement consacrer ma vie à ça, bien sûr. Mais, tout de même, j'aurai la satisfaction d'être le dieu de plusieurs mondes, dont les êtres sont – peut-être – conscients...

Voilà longtemps que je n'ai rien noté, mais j'ai continué mon expérience pendant tout ce temps. J'ai dû stopper certains mondes - j'ai auparavant fait de mon mieux pour que ses habitants n'en souffrent pas. D'autres sont morts avec la machine qui les faisait fonctionner, et je n'ai rien pu faire. Il y en a que j'ai sauvegardés pour les redémarrer plus tard. D'autres devenaient un enfer, et j'ai dû intervenir pour les rendre meilleurs. C'est un sacré boulot, et je ne peux pas être partout à la fois, mais bon, je fais ce que je peux...

Et avec le temps, certains mondes ont évolué. Certains se sont dirigés vers une civilisation totalement différente de la nôtre – j'ai regardé, il y a parfois eu de bonnes idées qui mériteraient presque d'être commercialisées "pour de vrai" –, mais d'autres nous ressemblent assez fidèlement. On pourrait peut-être s'en servir pour tenter de prédire et de comprendre l'évolution de notre propre monde – avec bien sûr une réserve importante, à savoir, ces mondes fonctionnent avec des règles simplifiées par rapport au nôtre. Mais peut-être y a-t-il là une discipline scientifique à fonder, ou de l'argent à gagner...

Mais ce n'est pas là que je voulais en venir. J'ai eu une autre idée. Pourquoi notre monde ne serait-il pas, lui aussi, le jeu vidéo d'êtres supérieurs à nous ? Ce ne serait que le prolongement logique de mon hypothèse... Peut-être pouvons-nous nous imaginer, là encore, que ces êtres (eux-mêmes simulés par d'autres êtres, pourquoi pas ?) se demandent si nous sommes conscients ou non... Nous ne serions qu'un univers qui a eu la chance de survivre longtemps – qui a peut-être été parfois mis sur pause (c'est bien sûr impossible pour nous de nous en rendre compte), mais jamais arrêté totalement. En ce sens, après tout, il aura peut-être été hautement profitable pour notre monde entier que j'aie écrit ce document, car il devrait prouver à nos dieux que nous nous posons les mêmes questions qu'eux : si ça se trouve, mon homologue divin luttant pour nous donner des droits aura ainsi un élément à montrer à ses pairs comme preuve que nous ne sommes pas si inférieurs à eux.

Enfin, quand je dis que j'ai eu une idée, ce n'est pas tout à fait exact. Ce n'est pas vraiment la mienne. J'ai été aidé. Oh, ce n'était pas dans le monde qui ressemble le plus au nôtre. C'était un univers étrange, avec seulement trois dimensions d'espace et une de temps et quelques interactions fondamentales pour en gouverner l'évolution. Par contre, ses habitants, bien que différents de nous, ont aussi inventé quelque chose qui ressemble à nos ordinateurs. Je les ai vus – en un temps accéléré – construire des machines de plus en plus petites et performantes, et commencer à faire fonctionner dessus leurs propres sous-univers. Ce sont des mondes rudimentaires, et ce serait fou de s'imaginer que leurs habitants puissent eux aussi être suspectés de posséder une conscience quelconque... Sauf qu'apparemment, pour leurs créateurs, la question mérite d'être posée.

En effet, il y a quelqu'un dans ce monde que j'ai créé – un "homme", comme ils se nomment – qui s'est demandé si les personnages de ses propres jeux n'avaient pas développé une conscience. Il a progressé dans sa réflexion et a pensé qu'il était peut-être lui-même l'être virtuel d'un autre. C'est lui qui m'a donné l'idée.

Mais, avant même que je n'aie pu la noter, il a rédigé un document qui ressemblait étrangement au mien. Cette conclusion, en fait, s'inspire largement de la sienne.

*Vivere omnes beate volunt,
sed ad pervidendum quid sit quod beatam vitam efficiat, caligant.*
Μελετᾶν οὖν χρὴ τὰ ποιοῦντα τὴν εὐδαιμονίαν, εἴπερ παρούσης μὲν αὐτῆς
πάντα ἔχομεν, ἀπούσης δὲ πάντα πράττομεν εἰς τὸ ταύτην ἔχειν.

Et voilà, l'exemple typique d'un problème auquel j'aurais dû prêter plus d'attention. Je viens de retrouver le tout premier rapport, celui que j'aurais dû lire, que je n'ai pas lu, que je ne me souviens même pas avoir négligemment rangé parmi ceux identifiés comme "à lire si un jour j'ai du temps". Si j'en avais parcouru ne serait-ce que deux pages, j'aurais peut-être pu réduire l'ampleur de ce désastre. Mais maintenant...

Le rapport traitait de l'émergence d'une nouvelle drogue "aux effets particulièrement dévastateurs" et "pouvant être à la source d'un drame social catastrophique" – voilà sans doute ce que j'ai dû en lire avant de le classer. Des drogues, il s'en fabrique tellement... Depuis que l'on commence à comprendre enfin comment le cerveau fonctionne, ce n'est guère étonnant que certains se soient servi des résultats de la science à des fins moralement répréhensibles. Elles sont plus ou moins "à la mode", avec une utilisation qui croît et décroît très vite, en un motif cyclique...

Et dans ce cas précis, ce n'était même pas la rapidité de sa croissance qui était alarmante, mais presque sa lenteur. Ça n'allait pas vite, et j'aurais eu le temps de voir venir, si je n'avais pas attendu qu'un deuxième puis un troisième rapport vienne m'inciter à constater l'ampleur du désastre – mais bon, dans le flot continu des problèmes, c'était difficile de pêcher celui-ci plus tôt.

N'empêche. J'ai mis du temps à le comprendre, mais quelqu'un – et il n'était pas nécessairement malintentionné d'ailleurs – a mis au point ce que j'appellerais la drogue ultime. Celle qui, contrairement à ses consœurs, procure du plaisir, uniquement du plaisir, et un plaisir absolu et total qui dure tant que le produit est actif. Elle présente la particularité de ne causer aucun effet secondaire direct. Maintenant, pour ce qui est de la dépendance... il faut croire que son inventeur ne l'a pas testée lui-même. En effet, tous les sujets qui ont été soumis à son effet ne serait-ce qu'une fois ont passé le restant de leur vie à mettre en œuvre tous les moyens possibles et imaginables pour s'en procurer une nouvelle dose. L'explication est évidente : le plaisir qu'ils y trouvent doit être suffisamment fort pour éliminer tous les autres, pour justifier que le reste de leur vie ne soit consacré qu'à la recherche de ce plaisir-là.

Aurais-je lu le premier rapport, j'aurais, si ça se trouve, espéré que le problème se solutionne de lui-même. Si tous ceux qui testaient la drogue ne vivaient plus ensuite que pour en reprendre, alors il ne pouvaient plus en vendre, car toute dose qu'ils auraient fabriqué aurait été pour leur usage personnel. Ils se seraient même abstenus d'en parler à quiconque, pour éviter que les matières premières nécessaires deviennent plus rares et que le gouvernement commence son travail de répression. Cependant, il faut croire qu'il y a eu des gens qui, sans avoir consommé le produit une seule fois, ont commencé à le vendre à d'autres. Et des réseaux de distribution ont commencé à se construire, lentement, comme le rapport le précisait, mais sûrement.

C'est ironique, on en est à un cauchemar exactement inverse à celui du *Meilleur des mondes* : le gouvernement ne contrôle pas les gens avec cette drogue, c'est lui qui lutte pour en avoir le contrôle. À force de répression, on va peut-être venir à bout de cette horreur - du moins, je l'espère. Cependant, quel désastre pour tous ceux qui ont consommé ce produit, qui feront tout pour en fabriquer à nouveau et qu'il faudra enfermer jusqu'au dernier, qui vont passer le reste de leur vie à souffrir dans l'attente d'une dose qui ne viendra jamais !

Je ne suis pas le seul consultant gouvernemental sur la question, et je ne ressens pas le regret de celui qui n'a pas fait son travail ; j'ai fait ce que j'ai pu. Le premier rapport n'était pas alarmant, je n'avais aucune raison de le lire plus que n'importe quel autre des dizaines que je reçois chaque jour. Mais tout de même... si seulement j'avais eu l'intuition...

De pire en pire. Déjà que l'on arrivait pas à s'en débarrasser, de cette saleté...

Un illustre inconnu a amélioré le processus. Il a construit un petit appareil électrique permettant de stimuler les zones cérébrales associées au bonheur de manière permanente, sans avoir besoin de doses régulières. Ça paraît absurde pour ceux qui pensent que le bonheur ne peut exister que par intermittences – que l'on est heureux que quand on se sent mieux que d'ordinaire, mais qu'on ne peut être heureux sur une période prolongée – mais apparemment ça marche. Je ne sais pas trop comment ni pourquoi cet homme a construit ça. S'il l'avait fait pour l'utiliser, on ne l'aurait jamais su, il serait resté sous l'emprise de son invention sans déranger personne. Un dealer n'aurait pas d'intérêt à fabriquer quelque chose qui ne ferait que lui faire perdre sa clientèle. Non, ça a dû apparaître de manière séparée -

mais l'inventeur du système s'est sans doute basé sur la drogue, vu que l'effet est le même.

Et ça ne nous aide pas tellement. C'était déjà assez difficile de repérer ceux qui essayaient de se procurer régulièrement le produit. Maintenant, une fois qu'ils ont leur machine, on n'en entend plus parler ! Il suffit de quelques composants simples pour la construire, il n'y a plus besoin après d'aucune alimentation en énergie ou en quoi que ce soit, le système a tout ce qu'il faut en batteries et en réserves. Ensuite... ils restent bienheureux tels des légumes, indéfiniment. La machine leur fournit de l'eau et des nutriments leur permettant de survivre suffisamment longtemps. Et bien entendu, aucun utilisateur ne s'arrête de lui-même, et si on les déconnecte à la main, ils feront tout pour pouvoir continuer...

En un certain sens, c'est presque une amélioration : ceux qui s'en servent restent tranquilles sans entretenir de réseaux économiques illégaux. Mais ils ne font plus rien, et pour la société, c'est une catastrophe...

Mais pourquoi cèdent-ils ! Ils savent, pourtant, qu'ils resteront pour le restant de leurs jours dans un état semblable à la mort ! On a tout fait pour que les gens soient prévenus ! Mais non... Ils se disent sûrement qu'ils sauront être raisonnables, que c'est juste pour voir, qu'ils ne vont pas rester des mois connectés à ce système. Ou bien, ils ont commencé par la drogue (qui continue toujours à être produite) et ensuite passent à la machine. Juste une dose, et ils font tout pour recommencer – la machine doit leur apparaître comme une aubaine... Et on les retrouve chez eux après un an ou deux, et on doit les emmener de force...

Je crois avoir trouvé une solution. Et il était plus que temps. La société est en train de tomber en ruine. Les forces gouvernementales sont débordées, toutes les infrastructures tombent en panne les unes après les autres faute de travailleurs pour les faire fonctionner. En l'espace de quelques années à peine, le nombre d'humains "actifs" a été divisé par dix. Nous nous retrouvons dans une civilisation conçue pour une population plus grande, et ça ne fonctionne pas. L'éducation, la recherche sont tombées les premières. On se retrouverait déjà dans un âge sombre après quelques générations, sans compter le fait que les nouveaux adeptes de la machine sont de plus en plus nombreux... Je pensais que ça se stabiliserait à une population de gens fermement opposés au système, mais non, il y en a toujours qui cèdent.

Mais j'ai trouvé une solution, disais-je... Je dois encore présenter mon projet aux gouvernements, mais je ne me fais pas trop de souci, ils sont tellement désespérés qu'ils seraient prêts à accepter n'importe quoi.

L'idée est de générer un champ de perturbations électromagnétiques à l'échelle terrestre. Pour ce faire, on devrait pouvoir utiliser des satellites qui avaient justement été conçus pour cela à des fins militaires, à l'époque. Le champ devrait empêcher le système de fonctionner. L'inconvénient est de taille : il empêchera en fait tous les équipements électroniques de fonctionner, quels qu'ils soient.

Voilà à quel point nous en sommes ! C'est une catastrophe qui va détruire définitivement presque toutes les infrastructures, mais c'est la solution la moins dévastatrice que j'ai pu trouver.

Comment ai-je pu ne pas y penser...

Le programme a été accepté et validé. Ils étaient consternés, mais il m'ont donné le feu vert. Le jour J, tout a fonctionné à la perfection. Plus aucun système électronique n'était utilisable.

Et puis, un cri perçant a été entendu sur toute la Terre. À l'unisson, les gens qui venaient d'être tirés de plusieurs mois de pur bonheur ont hurlé. J'ai entendu les cris, et j'ai commencé à comprendre mon erreur. Et ils ont commencé à tout détruire sur leur passage.

Comment ai-je pu ne pas y penser ?

C'était pourtant logique !

Ils se sont alliés. Oh, une alliance non-officielle et instable, qui céderait si jamais ils retrouvaient ne serait-ce qu'un seul appareil ; ils sauteraient tous dessus... Ah, si seulement j'avais pu en fabriquer quelques-uns qui fonctionneraient encore, ce serait réglé, ils se battraient pour les avoir et nous aurions la paix. Mais le champ est trop fort. Et sans appareils électroniques, je ne peux même pas propager la rumeur de leur existence...

Il ne nous reste plus rien pour combattre. Toutes les armes sont hors-service, à part quelques antiquités qui ne feront aucune différence. C'est une guerre presque préhistorique. Et ils sont infiniment plus nombreux, infiniment plus déterminés...

Le dernier acte officiel du Conseil des Gouvernements aura été de détruire toute information à propos du champ, qui devrait donc rester encore actif pendant de nombreux siècles. Au moins aurons-nous la satisfaction sadique de savoir qu'ils ne sauront sans doute jamais... Mais

notre combat est perdu, et je commence à comprendre qu'il était incompréhensible. Pour quoi nous battions-nous ? Pour le bien de l'humanité ? Pour la justice ? Pour la vérité ?

Nous cherchions à priver les utilisateurs de la machine d'une vie de bonheur parfait qu'ils avaient choisie. Mais pourquoi ? Parce que nous jugeons qu'ils avaient fait un mauvais choix ? Quelle autorité avions-nous pour le dire ? Pour éviter que la société ne s'effondre ? C'était cette société et non la machine qu'il fallait détruire ! Pour éviter que l'espèce humaine ne disparaisse ? Que pouvait-il lui arriver de mieux...

Je me demande ce qu'ils feraient, s'ils comprenaient ce qui se passe... Ils se laisseraient peut-être mourir de désespoir. Ou sinon, ils se lanceraient dans une entreprise pour désactiver le champ. Mais sans recours à l'électronique, je doute qu'ils n'y arrivent, et dans le cas contraire, je sais à quoi ça mènera... Quoi qu'il en soit, ils vont essayer de comprendre. Et, ce faisant, je suis surpris qu'ils ne m'aient pas encore trouvé. Les gouvernements, dans leur empressement à détruire toute trace de mon projet, ont bien sûr eu la mauvaise idée d'essayer de se débarrasser de moi, mais j'ai su profiter de la confusion générale. J'ai fui, je me suis barricadé, j'ai de quoi tenir pendant quelques années. Mais je suis celui à présent seul contre tous. S'ils me trouvent...

Que l'on n'aille pas croire que je me prends pour le dernier des humains. Oh, non, l'humanité ne va pas disparaître, je pense... Il y aura toujours quelques hommes isolés dans je ne sais quelle contrée sauvage qui survivront, du moins je l'espère. Ce document devrait leur apporter quelques informations sur leur histoire, dans ce cas...

Ou non, attendez, j'ai une autre hypothèse. Si ceux qui avaient été dépendants de la machine comprennent ce qui s'est passé, peut-être qu'ils y renonceront. Peut-être que c'est au travers d'eux que l'humanité survivra. Après un certain nombre de générations, le champ sera désactivé, mais la machine sera oubliée. La civilisation sera revenue à la préhistoire, et la boucle sera bouclée...

Et il ne survivra de la machine qu'un récit déformé par la tradition orale. Le souvenir lointain d'un état de bonheur parfait, que l'on espère retrouver un jour... Les mères le promettent à leurs enfants pour plus tard s'ils se conduisent bien – et les enfants s'en souviendront une fois adulte comme d'une récompense accordée aux vertueux. Et faute de la rencontrer pendant leur vie, ils espéreront la trouver après la mort. Logique...

Ils vont construire une civilisation, avec ce désir vain de bonheur idéal profondément ancré dans leur esprit. Une civilisation fondée sur cet espoir naïf. Ils se tourneront partout pour trouver une réponse à leurs prières, mais personne ne répondra...

Et ils seront malheureux, désespérés... Et j'en suis le responsable.
Mon Dieu...

*Je ne sais plus ce que je voulais écrire ici,
mais cet oubli n'est pas nécessairement un mal.*

Aujourd'hui, j'ai rencontré un homme que j'avais déjà vu. Je me rappelais son visage, ou plutôt j'ai tout de suite su que je le connaissais ; pourtant, j'étais incapable de retrouver son nom, ni d'avoir la moindre idée de l'endroit ou de l'époque où je l'avais rencontré. Lui aussi se souvenait de moi, mais, là encore, pas moyen de savoir où et quand nous nous sommes connus. C'est loin d'être la première fois que cela m'arrive. Les machines qui nous permettent, de nos jours, d'effacer des souvenirs de notre mémoire sont certes très perfectionnées, mais il n'empêche que, dès que l'on retrouve par la suite quelque chose qui nous rappelle ce que l'on a oublié, on sait que l'on a déjà vu ça quelque part. Sans toutefois savoir où et quand.

En général, ce sont des gens que j'ai déjà rencontrés dans un centre de soutien anonyme. On y va, on s'y retrouve entre inconnus, on se raconte nos vies respectives, on se console les uns les autres, et on efface nos souvenirs de l'événement. J'imagine que cela doit faire du bien - j'y vais régulièrement, mais ne me souviens bien sûr pas de l'effet que ça fait. Je lui demandai si c'était cela, mais avant même qu'il ne me réponde, je savais que non. Sinon, le simple fait d'en avoir eu l'idée m'aurait permis de savoir que ma supposition était bonne, et j'aurais passé mon chemin.

Nous avons discuté un petit peu, mais impossible de retrouver les circonstances de notre rencontre. Bien que je sache que la réflexion ne peut jamais faire revenir un souvenir effacé, j'ai réfléchi, en levant les yeux pour éviter le regard de mon interlocuteur et les poser sur un bâtiment au loin, et j'ai soudain *su* que le bâtiment en question (une unité de formation) était l'endroit où j'avais vu cet homme. Je lui communiquai aussitôt ma découverte.

Peut-être, pensai-je, l'avais-je rencontré lorsque j'étais en formation ? Grandir dans ces centres pendant quinze ans avec les mêmes personnes, en emmagasinant les connaissances qui nous serviront pour le reste de notre vie, cela donne le temps de se faire des amis. Mais l'idée m'était à peine venue que je savais qu'elle n'était pas la bonne.

Nous poursuivîmes notre marche jusqu'au bâtiment. Ce n'était pas – nous le savions – à l'extérieur que nous nous étions rencontrés, c'était donc à l'intérieur, mais bien sûr, la porte était close. On quittait les unités de formation à vingt-cinq ans pour ne plus jamais y revenir.

« Dommage que nous ne puissions pas rentrer..., ai-je lancé.

- C'est possible. », a répondu l'autre automatiquement. J'ai mis du temps à comprendre. D'où savait-il que l'on pouvait entrer ? Il ne s'en souvenait pas, là encore. Mais il le savait.

Il ne savait pas non plus comment faire. En tâtonnant un peu, j'ai réussi à lui faire retrouver. Apparemment, c'est au gouvernement qu'il faut demander une autorisation. Il *sait* qu'il est possible de l'obtenir, il va faire la demande et me recontactera. Du moins, c'est ce qu'il dit. S'il change d'avis, il n'aura qu'à sortir un manipulateur de mémoire de sa poche dès qu'il sera hors de ma vue et effacer le souvenir des quelques dernières minutes de sa mémoire. Nous avons échangé nos coordonnées et nous sommes quittés.

Il m'a recontacté. Il m'a donné rendez-vous devant l'unité de formation. Il m'a dit qu'il pourrait me la faire visiter, qu'il y avait beaucoup à y apprendre. Il avait une voix assez bizarre. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux.

Je m'y rendrai demain. Je vais prendre un dictaphone pour enregistrer ce qu'il me dira. J'ai assez peu de souvenirs de mes quinze ans de formation, je ne voudrais rien perdre de ce qu'il va m'apprendre.

Comment vais-je m'y prendre pour raconter ce qui s'est passé ? Suivons l'ordre des événements.

J'ai ouvert ce journal et m'apprêtais à le mettre à jour, lorsque j'ai jeté un coup d'œil négligent à la dernière entrée. J'avais complètement oublié cette histoire de visite. J'étais censé y être allé aujourd'hui, mais n'en gardais aucun souvenir. Je ne me souvenais pas non plus de cet homme que j'avais rencontré il y a trois jours, et dont il était question plus haut. En cherchant bien, je me revis marchant dans la ville, il y a trois jours, mais ensuite, plus rien. Je marchais à nouveau dans la ville, aujourd'hui, et je rentrais. Je ne gardais aucun souvenir de ces trois derniers jours. Heureusement que j'ai un journal pour noter ce que je ne veux pas oublier.

J'ai cherché dans mes poches le dictaphone dont il était question, que j'étais censé avoir pris avec moi. Il y était, toujours en train d'enregistrer. J'ai réécouté l'enregistrement.

Je marche d'un bon pas. Je m'arrête. Je lance : « Ah, bonjour ! Heureux de vous revoir ! » La voix de mon interlocuteur me répond. Je m'inquiète de sa mine pâle, il me répond que ce n'est rien. J'entends une porte s'ouvrir. Nous entrons.

Nous marchons un peu.

« Regardez à travers la fenêtre à votre gauche, dit-il. De jeunes étudiants écoutent un cours avec un casque sur les oreilles, et prennent frénétiquement des notes sur un ordinateur. Vous en êtes aussi passé par là, vous vous en souvenez certainement ? » Je réponds par l'affirmative.

« Remarquez qu'aucun d'entre eux ne porte de montre, souligne mon guide. Rien n'indique l'heure dans la salle. Tout appareil capable de quantifier le passage du temps est strictement interdit. Vous vous souvenez de cette règle ? » J'acquiesce. « C'est important. »

Nous reprenons notre marche.

Nous arrivons dans une salle où règne un bruit insupportable. « Eh oui, lance mon interlocuteur en hurlant pour couvrir le bruit. *Cela*, vous ne pouviez plus vous en souvenir, mais, maintenant que vous le voyez, vous vous le rappelez. » Un silence.

« Effectivement, ce sont de jeunes étudiants, comme tout à l'heure, qui s'épuisent à des travaux forcés, sous surveillance attentive. Ici, ils fabriquent des chaussures. Suivez-en une des yeux, sur le tapis roulant. Admirez l'efficacité de chaque travailleur qui fait continuellement, avec une vitesse et une précision surnaturelles, le même geste, toujours le même geste, depuis des années. Vous voyez celui en bout de chaîne, au fond ? Il ferme les paquets de chaussures avec du ruban adhésif. Son geste est presque trop rapide pour l'œil, infailible, calibré et réglé au millimètre près, à la milliseconde près. Vous en êtes aussi passé par là. Moi aussi. Tout le monde.

« Vous comprenez maintenant à quel point ce système est astucieux ? Pourquoi les montres étaient interdites ? Pendant la première semaine, les étudiants se forment. Mais pendant la deuxième, ils travaillent, et on efface tous leurs souvenirs de la semaine. Pour eux, ils passent quinze ans à se former. En fait, ils en passent la moitié à travailler et l'autre à oublier qu'ils viennent de travailler. On étale ça sur des périodes d'une semaine pour éviter qu'ils n'aient l'impression d'avoir beaucoup grandi d'un jour à l'autre. Et même s'ils oublient, leur habileté manuelle pour faire leur travail ne se perd pas et progresse de semaine en semaine. Ils croient quitter l'unité de formation avec un bagage intellectuel, mais ils emportent en plus, sans le savoir, un geste qu'ils ont répété des centaines de millions de fois. Si je me souviens bien, on a observé pas mal de personnes qui répétaient inconsciemment le geste, pendant leur sommeil.

« Regardez ces serviteurs ! Ce sont les meilleurs du monde, car personne ne s'aperçoit de leur présence. Et pourtant, c'est sur leur travail que toute notre société est bâtie. Mais vous l'ignorez, bien entendu. Il ne vous est jamais venu à l'idée que les biens que vous achetez avec les crédits que le gouvernement vous accorde doivent bien avoir été fabriqués quelque part. Personne ne semble travailler, tout le monde passe sa vie à faire ce qu'il veut, et ça ne vous a jamais semblé étrange. Vous passez vos journées à rester oisivement dans une maison gratuite, avec des meubles gratuits, où vous mangez de la nourriture gratuite. L'idée même de travail vous est étrangère. » Une sorte de fascination folle transparait dans le ton de sa voix alors qu'il dit cela.

Nous sortons de la salle, le bruit s'efface peu à peu. « C'est horrible... » C'est moi qui ai parlé, avec une voix étrange. « Horrible ?, répond-t-il. C'est une idée de génie ! C'est la plus belle invention de l'humanité ! Vous rendez-vous compte ? Nous n'avons plus à travailler ! Enfin, si, bien sûr, mais nous nous en débarrassons sur quinze ans et n'en gardons aucun souvenir. Et si nous ne nous en souvenons pas, quel mal cela peut-il nous faire ? Le travail est éprouvant, mais ne laisse aucune séquelle physique. Et pour ce qui est du souvenir de la souffrance, nous l'effaçons. Bien sûr, cela fait quelques années de leur vie dont ils ne se souviendront jamais et qui seront perdues, mais ils ne s'en rendront pas compte. Vous même, vous ne vous en êtes pas rendu compte. »

Une pause.

« Mais bien entendu, vous n'avez pas conscience de combien ce système est fantastique. Si vous n'avez jamais travaillé – ou plutôt, si vous croyez ne jamais avoir travaillé –, si vous ne savez même pas que le travail est nécessaire, vous ne percevez pas le poids du fardeau dont vous êtes délivré. »

Une autre pause. Nous sommes revenus à l'extérieur.

« Voilà, notre visite s'achève, c'est fini. Ne vous inquiétez pas pour moi. Dans quelques minutes, j'aurai tout oublié.

- Comment ça ?

- Vous n'imaginez pas que je vais vivre le reste de mes jours en sachant que des gens souffrent pour que je puisse avoir de l'eau fraîche à mon robinet et pour que tous mes désirs soient satisfaits ? Je vais effacer cette visite de ma mémoire, dès que je le pourrai. À chaque fois qu'il faut que je fasse visiter les unités de formation à quelqu'un, je reçois de la part du gouvernement un texte me rappelant ce que j'avais oublié. Je fais ma visite et je l'oublie. Quand je vous ai joint hier, je venais de le réapprendre. Ça fait toujours un choc.

- Pourquoi le faites-vous ?

- Pardon ?

- Pourquoi obéissez-vous au gouvernement ?

- Vous savez aussi bien que moi ce qui se passerait si je désobéissais. »

Une pause.

« Pourquoi le gouvernement vous a-t-il permis de me révéler tout ça ?

- Il faut bien des gens pour gérer le système des travaux forcés. Notamment ceux qui surveillent les travailleurs. Bon. Ils vivent en sachant comment le système fonctionne. Mais bien sûr, ils ne passent pas leur vie à travailler à cette gestion – ce serait injuste pour eux. Alors, quand ils ont fini, on efface leur mémoire. Mais le gouvernement ne peut pas empêcher qu'un de ses agents revenus à la vie civile ne rencontre quelqu'un qui lui rappelle leur passé... comme vous l'avez fait pour moi il y a quelques jours. Alors, il vaut mieux dire (ou rappeler) directement la vérité à ces personnes et aux agents. Ça évite qu'ils ne se posent des questions, qu'ils la découvrent par eux-mêmes et qu'ils fassent des bêtises. En leur faisant visiter le tout, on garde le contrôle sur eux.

- Comment ça.

- Eh bien... Vous comptez bien sûr oublier tout ce que vous venez de voir. Depuis votre rencontre avec moi jusqu'à aujourd'hui. »

Une pause.

Il insiste :

« Vous savez tout à présent, mais qu'est-ce que ça vous apporte ? Faites comme moi. Sinon, vous ne pourrez plus vivre.

- Non. Je préfère connaître la vérité.

- Elle ne vous a apporté que de la souffrance. Elle ne vous apportera que de la culpabilité.

- N'importe. Je préfère la vérité. »

Encore une pause. Plus longue.

« Dommage. Je voulais vous donner l'illusion d'avoir le choix. Vous comprenez bien qu'on ne peut pas vous permettre de savoir. Si vous commencez à crier sur les toits que le système fonctionne comme ça, vous risquez de perturber les foules et d'entraîner la perte de la meilleure société que l'homme ne pourra jamais construire. Les instructions du gouvernement sont claires. Il y a déjà eu des cas où le secret a été divulgué. On a dû utiliser des satellites pour effacer la mémoire de tout le monde. C'est un risque beaucoup trop grand. Vous comprenez que je n'ai pas le choix. »

Je m'enfuis en courant. Le bruit caractéristique d'un manipulateur de mémoire retentit. Je reprends une allure de marche normale. Je rentre tranquillement. J'ouvre mon journal. Je trouve le dictaphone. Fin de l'enregistrement.

À en croire ce que je lis dans les dernières entrées, j'ai oublié, une fois sur place, de lui demander comment nous nous sommes connus en premier lieu. C'est sans doute que ça a dû me sembler si évident, sur le moment, que je n'ai même pas eu à lui poser la question.

Qu'importe. Je détiens le secret, à présent. Je ne me souviens pas de ce que j'ai vu, mais je *sais* que j'ai bien entendu ce que le dictaphone a enregistré. Vais-je le révéler ? Je ne sais pas encore.

Je n'en puis plus. Cela fait deux jours que je vis en sachant *cela*. J'ai passé mes nuits à faire des cauchemars. J'ai passé mes journées à me sentir coupable de manger la nourriture préparée par un autre, me suis senti obligé de finir alors que j'aurais auparavant tout jeté sans la moindre honte.

Je ne veux pas perdre trace de la vérité pour toujours. Mais je ne veux pas vivre avec elle. Je vais fermer ce journal, et le cacher quelque part dans mon appartement. Je mettrai à sa place un autre cahier, dans lequel je vais recopier mes dernières notes sauf celles que je veux oublier. Puis j'effacerai de ma mémoire le souvenir de ces derniers jours. Si je retrouve un jour le journal, par hasard, et que je réapprends le secret, je verrai si j'ai une meilleure idée de quoi faire.

Je précise un dernier détail avant de mettre mon projet à exécution. J'ai trouvé une cachette qui me semblait propre à recueillir ce journal, pour y trouver un carnet qui me disait quelque chose. Dedans se trouvait le récit d'une découverte similaire du secret, dont je me souviens aussi, à présent. Apparemment, c'est de là que j'ai connu l'autre, c'est lui aussi qui m'avait servi de guide la dernière fois, et c'est pour ça que je l'ai reconnu cette fois-ci. Le carnet contenait aussi des références à des journaux précédents que j'aurais retrouvés de la même façon...

Je ne pouvais mettre qu'un seul cahier à l'endroit que j'avais choisi. J'ai donc détruit le carnet que je viens de retrouver, pour mettre ce journal à la place. Visiblement, la cachette est bonne, vu que je n'avais jamais retrouvé l'autre carnet. Ou peut-être l'ai-je trouvé, pour en effacer immédiatement le souvenir...

Une dernière question me vient à l'esprit. Dans le journal que j'ai détruit, mon guide s'était lui aussi souvenu de moi quand je l'avais rencontré – c'était comme ça qu'il en venait, comme cette fois, à être chargé par le gouvernement de me faire tout apprendre pour tout effacer ensuite. D'où me connaissait-il en tout premier lieu ? Sans doute me posais-je déjà la question dans le journal précédent – j'ai oublié, et il est trop tard pour vérifier. Peut-être y a-t-il eu encore d'autres visites causées par le souvenir d'une visite précédente, mais qu'est-ce qui a donné lieu à la première ?

Peut-être trouverai-je une réponse à cette question la prochaine fois que je lirai ces lignes, s'il y en a une. Mais pour le moment, je vais oublier tout ça. Si je ne me pose plus de questions, je n'aurai plus besoin de réponses.

*À l'avenir,
sans la perspective de qui
rien de tout cela n'aurait été possible.*

Il faut que je note tout de suite ce qui vient de m'arriver. Ça m'aidera peut-être à trouver quoi faire.

Reprenons du début. Je parcours le bâtiment F pour aller récupérer un document quelque part, je ne sais même plus. Je passe devant une porte. Au moment où je m'en éloigne, le bruit strident d'une machine de découpe se mettant en marche dans la pièce me fait sursauter, je me retourne. Et je me rends compte de quelque chose. Vingt ans de direction, ça aide quand même à se souvenir de l'état et de la fonction du moindre recoin du centre. Cette porte, j'en étais sûr, donnait sur une grande salle de production fermée depuis plusieurs années pour des questions complexes de planning et inutilisée depuis. Comment se fait-il que quelqu'un soit en train d'y faire de la découpe, alors que les quelques copies de la clé dorment probablement dans des armoires du bureau de la gestion ?

J'essaie d'ouvrir, mais la porte est verrouillée.

Intrigué, je fais demi-tour pour aller chercher un exemplaire de la clé. Je réfléchis en chemin. À moins de passer par les murs, le plafond ou le plancher, il faut emprunter la porte. Il n'y en a qu'une seule, celle devant laquelle je suis passé. Qui aurait pu... L'évidence s'impose à moi peu à peu. La porte n'était pas fermée pour rien, le matériel qui était resté dans la salle coûtait assez cher. Ce sont des voleurs, c'est la seule réponse logique. Mais comment ont-ils fait pour entrer ? Pourquoi utilisent-ils le matériel ? Pourquoi tant de bruit ?

J'arrive devant la porte. Toujours le même vacarme. Pas de doute, ça vient bien de la salle de tout à l'heure. J'hésite un peu, je prends la clé.

J'ouvre.

La salle est grande – au moins huit mètres sur douze. Longeant les murs, des machines et matériaux en tout genre que l'on n'a jamais récupérés depuis la fermeture. Et sur une des machines, un homme en train de découper tranquillement des tôles, sans se presser. Le bruit ambiant l'aura empêché de m'entendre entrer.

Je l'interpelle. Il ne sursaute même pas. Il se tourne vers moi, me salue cordialement, et poursuit son travail.

Je pousse le bouton d'arrêt d'urgence. La machine s'arrête et le vacarme cesse. L'homme me regarde avec un vague air de reproche, ou de lassitude, et se dirige vers moi d'un pas tranquille.

« Monsieur, dit-il d'un ton calme, pourriez-vous s'il vous plaît remettre la machine en marche, que je poursuive mon travail ? »

Je le regarde, incrédule. J'observe son visage de plus près. Jamais vu. Pas un membre du personnel. Visage inexpressif, taille moyenne, pas de signes distinctifs ; aussitôt vu, aussitôt oublié.

J'essaie de me donner de l'importance.

« Je suis, monsieur, le directeur de ce centre de recherche, dis-je en essayant de me montrer à la hauteur de mon poste. Pourriez-vous m'expliquer qui vous a fourni la clé de cette salle et une accréditation pour y travailler ? Avez-vous un badge ? »

Il me regarde d'un air pensif, et répond :

« Pour répondre à vos questions dans l'ordre : je n'ai pas eu besoin de clé, je n'ai pas d'accréditation, ni de badge. Je pourrais vous demander l'autorisation de poursuivre ma tâche, mais, puisque je sais qu'elle sera accomplie de toute manière, ce serait vous manquer de respect et je m'en abstiens. »

Sa façon de le dire ne donnait pas du tout l'impression d'une menace, même si j'ai conscience qu'à l'écrit, ça y ressemble. Essayant de garder un calme semblable au sien, je lui demande poliment de quitter les lieux faute de pouvoir produire une accréditation valide. Ce à quoi il me répond, je me souviens des mots exacts :

« J'ai une tâche à accomplir, dans cette pièce. Cela ne portera aucun préjudice à votre centre, ni à vous – bien au contraire, peut-être, dit-il avec un air mystérieux. Vous pouvez partir d'ici, fermer la porte, et ne pas vous occuper de moi, je repartirai – il a une expression amusée – comme je suis venu. Vous pouvez aussi m'aider, si vous le désirez. Vous pouvez enfin essayer de m'empêcher d'accomplir ce que je dois faire, mais je dois vous prévenir que, quoi que vous fassiez, vous n'y arriverez pas. »

Il attend une réponse de ma part, qui ne vient pas. Il presse alors le bouton de remise en marche de l'installation électrique. Le bruit revient, il retourne à sa machine.

Pour ma part, je ne savais pas quoi répondre, face à un tel mélange de culot et de courtoisie. Je restais là à réfléchir. Il y a de meilleures manières de réfléchir que debout, avec le vacarme d'une machine à découpe dans les oreilles.

Je me dirige vers la porte. Je lui lance, en hurlant à demi pour être sûr d'être entendu : « Je reviendrai, croyez-moi ! » Il m'entend et me fait un signe de la tête. Je sors, ferme la porte, et repars chercher mon document.

Et maintenant, que faire ? Je vais revenir le voir demain. Il faut que je sache qui il est, ce qu'il fait, pour qui il travaille, comment il est entré... Mais j'ai toujours du mal à y croire. C'est tellement invraisemblable, tel-

lement... inattendu, qu'un homme se matérialise comme cela dans mes locaux et se mette à travailler comme si c'était tout à fait normal...

Je suis revenu. Il s'est toujours montré aussi courtois et aussi peu surpris de me voir.

Il m'a tout d'abord expliqué qu'il ne travaillait pour personne et qu'il n'était personne. Intrigant. L'homme n'a ni nom, ni famille, ni amis, ni employeur, ni papiers d'identité d'un pays quelconque. Il n'a pas non plus la clé de la salle.

Nous avons un peu discuté – il n'a pas cessé de travailler pendant ce temps. Je lui ai demandé pourquoi il s'acharnait tellement – pourtant, je ne voyais aucune hâte dans ses gestes, c'était juste qu'il ne s'interrompait jamais. Il m'a répondu que, bien qu'il n'avait pas de délai à tenir, il n'avait rien d'autre à faire.

« Mais, vous n'avez pas envie de vous distraire un petit peu ?

- Ça ne sert à rien. »

Il me fixe sans comprendre.

Je lui ai naïvement demandé ce qu'il faisait – pour le moment, ce n'était qu'un tas de tôles entassées en fatras au milieu de la salle. Il me regarde avec une lueur de fierté dans le regard, et déclare dignement : « Je construis une machine à remonter le temps, monsieur. »

J'avoue, je l'ai pris pour un fou. J'ai même failli éclater de rire. On aurait dit un alchimiste du Moyen-Âge à la recherche de la pierre philosophale. Je lui apprends poliment que l'on sait depuis environ un siècle que le voyage dans le temps est impossible, il me regarde d'un air incrédule, sans s'interrompre dans sa tâche. « Vous devriez déjà avoir compris que c'est possible, mais qu'importe... Ce sera sans doute pour plus tard. » Il continue à travailler.

Je suis reparti. Cette fois-ci, je lui ai laissé un double des clés, en lui expliquant que, s'il souhaitait partir, il n'avait qu'à les utiliser. Je pourrais essayer de le faire expulser, mais quel intérêt... J'ai l'habitude de peser le pour et le contre de chaque décision, et je ne vois pas ce que je gagnerais à le chasser. En revanche, je ne perds rien à le laisser travailler. Il utilise une salle qui ne sert à personne, qui ne devrait pas resservir avant plusieurs années, et consomme des matériaux qui auraient de toute façon été jetés et remplacés si la salle venait à rouvrir.

J'ai peut-être aussi une sorte de fascination puérile pour cet homme aussi étrange, lancé à la recherche de quelque chose que je sais pourtant être absurde. Mais qui sait... s'il venait à réussir...

Je vais quand même revenir demain.

Bon sang...

Je suis revenu. Il y avait de l'excitation dans sa voix. Il a voulu me montrer quelque chose. Il a posé un tournevis sur un support avec une machinerie complexe et a pressé sur un bouton. Le tournevis a disparu instantanément. Je l'ai pris pour un prestidigitateur, il a déplacé le socle et m'a dit de regarder. Le tournevis est revenu à l'endroit exact où il avait été posé et s'est écrasé par terre.

« Voilà qui devrait vous convaincre de la possibilité du voyage dans le temps, m'a-t-il dit. Notez que je dois encore le perfectionner, il faut qu'il puisse transporter des objets plus volumineux. » Je n'écoutais même pas. Je lui ai dit de recommencer. Il s'est poliment exécuté. Une autre fois. Il l'a refait. Et encore, et encore, et encore... je n'en croyais pas mes yeux. Il n'y avait pas de truc, c'est donc qu'il avait raison.

Je sais bien que les théories ne sont que des modèles explicatifs dont il faut se débarrasser dès que l'on observe un fait qui les contredit. La théorie infirmant la possibilité du voyage temporel est donc bonne à jeter. Je ne suis pas un expert en la matière, bien sûr, mais cela signifie aussi, je crois, que les trois quarts de la physique moderne vont tomber avec. Il fallait que je fasse homologuer son dispositif, que son expérience soit reproduite dans d'autres centres de recherche, que ses résultats soient confirmés...

Mais je me suis rendu compte soudainement que ce n'était pas du tout la chose la plus urgente à faire. Qu'est-ce que cet homme veut faire de sa machine, au juste ? Ce n'est pas un chercheur, il n'a pas simplement réalisé un prototype, il veut *l'utiliser*, ça se voyait. Et avec un engin pareil, on pourrait faire n'importe quoi. Changer le cours des événements pour devenir riche, obtenir le pouvoir, asservir l'humanité, la détruire...

Pire encore, que se passerait-il si tout le monde pouvait voyager dans le temps ainsi ? Serait-ce un monde pire ou meilleur ? C'est loin d'être évident... et ce n'est ni à moi, ni à *lui* d'en décider. Bien sûr, c'est condamner l'outil et non l'usage, c'est refuser à la science une liberté que j'avais toujours cru légitime de lui accorder... mais une révolution pareille... il fallait y réfléchir à deux fois, tout de même.

Je suis parti de la salle presque en courant.

Tout d'abord, il faut empêcher cet homme de se servir de sa machine. Après... il faudra sans doute montrer son prototype aux organisations internationales, pour décider de ce que l'on doit en faire... Une belle

révolution qui s'annonce... mais d'abord, il faut que j'arrête ce mystérieux personnage. Je m'en occupe demain.

Je suis désespéré. J'ai contacté les forces de l'ordre. Ils ne m'ont pas cru. J'ai demandé au service de sécurité du centre. Ils ont refusé d'intervenir. *Ils ont refusé !* Je suis pourtant directeur !

Je ne sais plus quoi faire. On dirait qu'il avait raison, quand il disait que je ne pourrai pas l'empêcher d'accomplir sa « tâche ». Mais il faut que je l'en empêche. Il le faut ! J'y vais tout de suite.

J'ai pris une arme à feu. Je suis allé le voir. Il m'a dit, sans se départir de son calme habituel : « Vous arrivez au bon moment. Ma tâche est presque accomplie.

- Vous n'accomplirez rien du tout, lui ai-je lancé. Je ne peux pas vous laisser utiliser cette machine ! C'est beaucoup trop dangereux ! »

Sans même attendre sa réponse, j'ai commencé à tirer dessus. Rien n'y fit. Les tirs la touchaient mais ne l'endommageaient pas.

L'autre a continué calmement : « Ne vous fatiguez pas... Il faut qu'elle ne soit pas détruite maintenant, donc vous ne pourrez pas la détruire. »

Je l'ai regardé d'un air incrédule. Il a poursuivi. « Bon. Ma tâche est accomplie, je vous quitte. Je laisse la machine derrière moi, à vous de voir si vous la détruisez ou non. Vous pouvez l'étudier et obtenir la gloire en vous faisant passer pour son inventeur. Je ne vous en tiendrai pas rigueur. Je n'ai pas de mérite. J'ai simplement créé la machine parce qu'il fallait que je la crée. »

En disant cela, il commençait à régler quelque chose sur son engin. J'ai compris qu'il comptait partir dans le temps, tout de suite. J'ai fait quelque chose dont je ne me serais jamais cru capable, un geste fou et terrible, quoique sans conséquences. Comment pouvais-je savoir s'il ne s'apprêtait pas à assassiner quelqu'un, ou à changer le cours de l'histoire ? J'ai visé, et je lui ai tiré dessus. Plusieurs fois.

Les tirs passaient au travers.

Il m'a regardé d'un air las.

« Vous n'avez toujours pas compris ? Il faut que je reste en vie, et que je parte. Pourquoi vous trouvez-vous dans cette salle ? Parce que quelque

chose vous a incité à y entrer, à savoir moi et la machine de découpe. Par conséquent, j'étais dans cette salle il y a trois jours. Il faut donc que j'y aille. Vous comprenez bien que c'est la seule solution cohérente... Adieu. Vous ne me reverrez plus... par contre, moi, je retrouve dans un instant votre double d'il y a trois jours... »

Il disparut.

I was aware of it happening to me, but I couldn't do anything about it. And because my whole body had gone numb, there was just me in "the dark bit behind the eyes". No means of communicating, no feelings, nothing. Just me and my thoughts. My thoughts, though, weren't so nice. I believed I was going to remain in that state forever, and never die. It was horrible, the thought of such solitude, and I wouldn't wish it on anyone.
—Alex Brown on sleep paralysis

Il n'y a guère d'intérêt à parler de mon enfance. Elle ne fut exceptionnelle en rien, à part pour ce qui est de ma mémoire, bien entendu. C'est elle qui me permet de livrer ici une description détaillée de ce qui se passa quand je rencontraï pour la première fois celui qui en était responsable, même si c'était tout de même il y a plusieurs millénaires (j'avais alors seize ans).

Bien sûr, je ne savais absolument pas pourquoi j'allais le voir - enfin, si, j'y allais parce que mes parents me l'avaient demandé, mais ils ne m'avaient rien expliqué, et je ne me doutais de rien. L'homme me regarda, il me dit : « Ah, te voilà enfin. Je t'attendais depuis avant ta naissance. » Je le fixai d'un air suspicieux.

Il poursuivit : « Bon. Allons droit au but. Je sais que beaucoup de gens rêvent - ou craignent - de se l'entendre dire, je sais que cela risque fortement de te surprendre, mais il faut bien que tu l'apprennes : tu es différent des autres. »

Ça ne m'avait pas fait grand-chose, sur le moment. Je me souvenais d'une brochure éducative que j'avais reçue en cours d'éducation civique en primaire : « Tous différents, tous égaux : vive la tolérance ! » Oui, bien sûr, j'étais différent. Comme tout le monde.

Il continua, et, voyant ma moue dubitative, m'expliqua : « Je veux dire que tu as une faculté que tous les autres n'ont pas, qu'aucun autre n'a. Tu vois peut-être de quoi je veux parler ? »

J'ai réfléchi. Oui, c'est sûr, j'ai hésité. Mais j'ai vite compris. Je n'ai pas osé lui répondre tout de suite, mais, comme le silence devenait de plus en plus long, de plus en plus inconfortable, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai suggéré : « Ma mémoire ? »

Son expression faciale me fit comprendre que c'était la bonne réponse. « Oui ? Qu'a-t-elle de particulier, ta mémoire ? »

- Eh bien... je retiens les choses plus vite, sans effort, et mieux...
- Et surtout ?

- Euh... je ne sais pas.

- Allons, me fit-il avec un sourire, est-ce que tu *n'oublies* rien ?

- Si ! Euh, non ! Je me souviens de tout, je n'ai jamais rien oublié de ce que j'avais appris.

- Très bien... »

Il me passa une feuille qui traînait sur son bureau. Je regardai : elle était couverte de chiffres, apparemment aléatoires (il y en avait précisément trois mille trois cent soixante, je me souviens encore de la séquence exacte, par ailleurs).

« Je vais te faire passer un test. Lis, et mémorise ces nombres. Dans cinq minutes, je reprendrai la feuille et je te demanderai de me les réciter. D'accord ? »

J'opinaï de la tête, et lus les nombres. Après l'expiration du délai, je rendis la feuille et recrachai tout sans erreur.

« Eh bien... » Je voyais qu'il s'attendait à ce résultat, mais ne pouvait s'empêcher d'être surpris. « Félicitations... enfin, même si tu n'as pas de mérite particulier... » Il avait peur de m'avoir vexé, mais je ne l'étais pas. « J'ai suivi ton regard, et j'ai bien vu que tu as lu la feuille une seule fois.

- Et alors ?, lui ai-je répondu.

- Une personne normale l'aurait lue et relue autant que possible pour mieux mémoriser, et n'aurait même pas été capable de faire ce que tu viens de faire. »

Il y eut un silence, pendant lequel j'intégrais peu à peu le fait que j'étais bel et bien différent des autres, *spécial*. Puis la question logique me vint à l'esprit, et je la posai :

« Pourquoi suis-je ainsi ? »

Il a réfléchi pendant quelques temps, il semblait chercher la meilleure manière de construire sa réponse.

« Tu sais sans doute à peu près ce que nous connaissons actuellement du fonctionnement du cerveau ?

- Pas grand-chose.

- Exactement. Nous savons qu'il se compose de neurones, nous savons à peu près tout ce qu'il y a à savoir sur eux. Par contre, la structure du cerveau, son agencement, comment les idées, les connaissances y sont représentées, cela, nous n'en savons rien.

- Ce qui rend impossible de lire dans nos pensées.

- Oui. On peut lire avec une machine le contenu de notre cerveau, mais on ne sait pas comment comprendre les souvenirs, les émotions qu'il représente. On ne peut pas non plus, par exemple, greffer de calculatrice dans le cerveau des gens, ou quoi que ce soit d'autre, faute de comprendre

comment il faudrait qu'un tel composant communique avec le reste du cerveau.

- On ne peut donc pas connecter quelqu'un à un ordinateur pour rendre leur mémoire plus performante.

- Eh bien... justement. Si l'on construisait un dispositif électronique simple à implanter dans le cerveau des gens, fonctionnant comme un neurone à l'extérieur, mais qui, en fait, communiquerait avec un ordinateur ? Si cet ordinateur était configuré pour bâtir un réseau de neurones virtuels se raccordant au neurone factice implanté dans le cerveau ? Que se passerait-il ? »

Je réfléchis quelques instants : « Ce serait comme si le cerveau était composé de davantage de neurones.

- Voilà. En fait, à ta naissance, je t'ai - avec l'accord de tes parents, bien sûr - greffé un composant électronique de ce type... qui est relié à un ordinateur très puissant. »

Je réfléchis encore : « Donc, vous m'avez ajouté des neurones virtuels.

- Voilà.

- Combien ? »

Il sourit : « Autant que nécessaire.

- Mais... il doit bien y avoir une limite ? Votre machine ne peut pas simuler une infinité de neurones ?

- Oh, il y a une limite... mais tu ne l'as pas encore atteinte. Vois-tu, la machine ne rajoute de neurones à ton cerveau virtuel que quand tu en as besoin.

- D'accord. Mais alors, ma mémoire ?

- C'est un effet que je prévoyais. Ton cerveau n'arrivant jamais à court de neurones "libres", il n'est jamais contraint d'effacer des informations pour les remplacer par d'autres. Ce qui veut dire que tout ce que tu apprends reste dans ta mémoire, et que ton cerveau peut sans problème trouver des endroits où stocker ce que tu es en train d'apprendre. »

J'ai réfléchi pendant quelques instants :

« Pourquoi avez-vous fait ça ?

- C'est une expérience scientifique. Je veux voir - enfin, moi et mon équipe voulons voir - comment le cerveau réagit avec un nombre apparemment illimité de neurones à sa disposition. Plus tard, on pourra tenter d'étudier comment les informations circulent dans ton cerveau. Vu que ce sont des neurones virtuels, on peut les surveiller constamment.

- Mais que se passera-t-il si j'atteins la limite ?

- On s'arrangera pour que tu ne l'atteignes pas, en rajoutant des ressources à l'ordinateur au fur et à mesure.

- Je vois. Et si l'ordinateur est détruit ?

- On s'arrangera pour qu'il ne le soit pas. On fera des copies de sauvegarde et tout ce qu'il faut. Si la machine principale lâche, on fera tout ce qu'on pourra pour la rétablir dès que possible.

- Mais que se passerait-il pour moi, alors ?

- Je ne sais pas. Tu serais sans doute amnésique pendant ce temps.

- On pourrait peut-être essayer ? »

Il réfléchit, puis fit la moue. « Non. Trop risqué.

- Et si la liaison entre mon cerveau et la machine est interrompue ?

- Ça n'arrivera pas. L'émetteur-récepteur dans ton cerveau a une puissance suffisante pour fonctionner partout sur et sous terre, une autonomie de plusieurs siècles, et une fiabilité à toute épreuve. Même chose pour celui du côté de l'ordinateur.

- Là encore, on ne va pas essayer de couper la liaison.

- Non. »

Je réfléchis quelques secondes, et posai une dernière question :

« Pourquoi m'avez-vous fait venir ici aujourd'hui ?

- Juste pour ce que j'avais à te dire, et que tu as à présent l'âge d'entendre. Nous nous reverrons sans doute de temps en temps. En attendant, fais bon usage de ce don ! »

Je lui serrai la main et partis. Inutile de dire que sur le chemin du retour, et pendant les jours suivants, j'étais un peu perturbé par ce que je venais d'apprendre. À partir de ce jour, je passai presque tout mon temps libre à lire et à mémoriser des connaissances. J'avais envie d'emmagasiner tout ce que je pouvais. Comme je savais à présent que ma mémoire était réellement sans limite, je voulais en profiter, mais surtout, comme je savais pourquoi elle était ainsi, mes capacités inhabituelles ne me semblaient plus être une anomalie inquiétante mais un atout que je devais exploiter.

Je l'ai revu deux ou trois fois, pour des expériences sans intérêt particulier. Puis, une fois, il me fit une annonce plus intéressante, et qui semblait d'ailleurs l'intéresser davantage. « J'ai réussi à obtenir un embryon humain. L'idée serait de le raccorder au même ordinateur que toi pour voir si tu pourrais utiliser également son cerveau.

- Mais... ce serait comme tuer l'embryon ? !

- Oui, certes, certes... Rassure-toi, les parents ne veulent pas de cet enfant, ils ont donné leur accord pour que...

- Et l'embryon ? Lui n'a pas donné son accord !

- Je sais bien... C'est pourquoi je te laisse y réfléchir. Donne moi une réponse d'ici quelques jours. »

C'était un choix difficile. Mais après tout, moi aussi, on ne m'avait pas demandé mon accord, et mes parents l'avaient donné sans avoir pu me consulter... J'ai accepté, en me disant que cet enfant mourrait sinon, et que le sort que nous lui réservions ne pouvait pas être pire. (J'ai depuis perdu tout scrupule à faire cela. La force de l'habitude...)

La greffe fut faite. Je ne savais pas exactement à quoi m'attendre ; il ne se passa rien. Du moins, au début. Nous ne renonçâmes pas, toutefois, et la petite - c'était une fille - fut prise en charge pour voir si quelque chose se produisait. Et cela se produisit.

Peu à peu, je me rendis compte que je me sentais mal lorsqu'elle se sentait mal. Je pouvais savoir quand elle était en train de pleurer, lorsqu'elle avait faim, soif... Puis, progressivement, on s'aperçut que parfois, les gestes que j'étais en train de faire se répercutaient sur elle qui les reproduisait. Si elle entendait un bruit particulièrement fort ou voyait quelque chose de particulièrement lumineux (un flash, par exemple), je le voyais aussi. Puis, au bout de quelques années, j'étais capable de la contrôler aussi bien que moi-même, et d'avoir accès à ses informations sensorielles. La formulation de ce qui précède est trompeuse, car elle suggère qu'elle était une personne différente, mais nous étions la même personne, dans deux corps différents. Et cette personne se composait exclusivement de ma propre personnalité ; celle de la fille n'était plus présente, la mienne l'avait complètement écrasée. Peut-être m'avait-elle influencé (comment le saurais-je ?), mais alors, dans des proportions négligeables.

Bien entendu, il me fallut encore des années de pratique pour réussir à contrôler les deux corps de manière totalement indépendante - de la même manière qu'il faut de la pratique à un pianiste pour obtenir l'indépendance des mains. Mais mon cas était pire : je devais non seulement gérer les muscles de manière différente, mais réussir à différencier, sans devenir fou, les données sensorielles de chacun : les images que chacun voyait, les sons que chacun entendait... Combien de fois ai-je manqué d'avoir un accident parce que je réagissais à un signal avec le mauvais corps ! Je ne vous parle même pas de ce qui se passait dans le cas fréquent où un corps dormait et l'autre était éveillé. Enfin, j'y arrivais à peu près lorsque je suis revenu le voir, et qu'il m'a fait une autre proposition.

Il avait l'air encore plus excité que l'autre fois - sans doute parce que cette fois-ci, l'affaire le concernait directement aussi bien que moi.

« Je me suis dit que je pourrais essayer de connecter mon propre cerveau à l'ordinateur. Qu'en penses-tu ? »

- Mais... vous n'avez pas peur que ma personnalité écrase la vôtre ? », répondis-je, ce qui était aussi une manière de dire : moi, en tout cas, j'ai peur que la vôtre écrase la mienne.

- C'est un risque à courir... Enfin, c'est ce que j'en pense, mais bien entendu, je ne le ferai qu'avec ton accord.

- Vous pensez que votre cerveau pourrait se raccorder au cerveau virtuel même s'il n'était pas présent dès la naissance ?

- Eh bien... je ne le pense pas... je le sais. J'ai déjà fait l'expérience.

- Comment ? Vous vous êtes déjà...

- Sur un cerveau virtuel différent du tien, cela va sans dire. Ce qui me tenterait, maintenant, serait de raccorder les deux. Qu'en dis-tu ? »

Quand je pense à ce qui se serait passé si je n'avais pas osé. Quelle perte ! Heureusement que j'ai accepté. Le raccordement de nos deux cerveaux virtuels se fit presque instantanément (il ne fallut pas des années, cette fois, vu que le lien entre cerveau réel et virtuel était déjà bien solide chez nous deux). Et là... Il est inutile d'essayer de retranscrire avec des mots une communication par la pensée, vu qu'elle est justement, par nature, *immédiate* : elle n'a même pas recours au langage.

Nous communiquions à une vitesse stupéfiante, sans le terrible ralentissement qu'occasionne la formulation des phrases, l'articulation des mots, la compréhension du discours. Et cette communication rapide nous permettait d'effacer tous nos désaccords, toutes nos différences... En quelques secondes, nous étions tombés d'accord sur tout, il m'avait convaincu d'abandonner certaines opinions et je l'avais convaincu d'en faire de même. Je pensais que ce qui appartenait au domaine de la sensibilité était personnel et à l'abri de toute contamination ; que si nous partagions les mêmes idées rationnelles, nos goûts artistiques, au moins, seraient restés différents ; mais même cela, nous finîmes par le partager. En fait, les goûts restaient à l'abri d'un débat par les mots puisque que le langage se prêtait mal à en discuter ; mais dans la situation présente, ce n'était pas un problème.

De ce fait, vu que nous poursuivions en quelque sorte le même but, vu que nous étions systématiquement d'accord l'un avec l'autre, je consentais à lui laisser accès à mes données sensorielles, à lui laisser effectuer les gestes qu'il souhaitait avec mes deux corps, puisque je jugeais ses actions aussi bonnes que lui. La même chose se produisait dans l'autre sens. De là, il résultait qu'il était inutile de différencier le corps de l'un et le corps de l'autre. De l'extérieur, rien ne nous distinguait du cas de trois corps contrôlés par une seule personne. De l'intérieur... il est inutile d'essayer de

décrire la sensation d'être à la fois la même personne et deux personnes différentes. Autant se contenter du point de vue extérieur, donc.

Avec le temps, quelques personnes de plus rejoignirent notre conscience collective : de nouveaux embryons vierges, des adultes... Évidemment, il fallait de plus en plus de ressources informatiques pour conserver l'expérience de chacun (la quantité d'informations à stocker est à peu près proportionnelle au nombre de "personnes", ou plus exactement au nombre d'entrées sensorielles). Pour obtenir le financement nécessaire, nous utilisions nos capacités : nous étions bien sûr efficaces pour le travail intellectuel, au vu du volume de notre expérience et de notre force de réflexion, mais il serait malhonnête de passer sous silence notre carrière de danseurs (nous formions un groupe parfaitement synchronisé, ce qui était extrêmement facile comparé à la difficulté de gérer dans la vie quotidienne les corps de manière indépendante...). Nous eûmes même un certain succès en tant que magiciens, avec notre remarquable tour de télépathie... s'ils avaient su...

Bien entendu, le moment arriva où l'un des corps mourut : c'était celui, en l'occurrence, de l'homme qui avait fait ma mémoire telle qu'elle était, déjà vieux quand il nous avait rejoint. C'était étrange de faire l'expérience de la mort en continuant à vivre dans d'autres corps, et la situation qui en résulta était autrement plus surprenante : certes, son corps était physiquement mort, mais sa conscience avait survécu, presque inaltérée : elle était restée sur le serveur informatique central, vers lequel une part suffisamment grande de son cerveau avait été déplacée.

Nous étions immortels - j'étais immortel -, du moins, tant que certains de nos corps survivaient et que l'ordinateur central était opérationnel. Mais bon, me disais-je, il n'y avait que peu de chances pour que nous mourrions tous simultanément avant que d'autres corps aient pu nous rejoindre (à condition d'être suffisamment dispersés sur la Terre, ce à quoi nous veillâmes). Pour l'ordinateur, qui était notre véritable cerveau, il était tout de même plus fiable que la mécanique du corps humain qui avait été conçue par la sélection naturelle pour se reproduire et non pour survivre inutilement. Certes, nous n'étions pas totalement immortels non plus : on pouvait toujours détruire l'ordinateur central d'une manière telle que la restauration des informations qu'il contenait serait impossible (ce qui signifiait notre disparition totale), et nous ne pouvions pour nous en prémunir que faire *un nombre fini* de copies de sauvegarde qui en un temps

infini finiraient toutes par se retrouver détruites en même temps, d'une manière ou d'une autre. Mais au moins, notre survie était assurée pour longtemps. Très longtemps.

Cependant, à cette joie s'ajoutait une culpabilité terrible : il fallait en faire bénéficier tout le monde au plus vite ! D'autres continuaient à mourir ! En plus, si l'humanité entière nous rejoignait, quelle intelligence, quel savoir incroyable nous aurions, ensemble ! C'est cela qui nous décida à proposer à tout le monde de nous rejoindre, qui nous convainquit que, si gérer l'infrastructure informatique nécessaire pour stocker la mémoire de l'humanité promettait d'être difficile, nous nous devons d'essayer, pour sauver autant d'humains que possible.

J'accélère à présent le rythme de ma narration, car tout se produisit conformément à nos souhaits, même si cela prit du temps (pendant lequel les corps physiquement sous notre contrôle changèrent, alors que certains nous rejoignaient et que d'autres - y compris mon premier corps - mourraient). Bien sûr, convaincre les gens de se faire greffer une puce dans le cerveau était loin d'être facile. Un nombre incalculable de personnes se sont condamnées à mourir, en refusant de nous rejoindre... J'aurais peut-être dû leur implanter le composant de force, afin de les sauver, mais je me disais qu'il fallait leur laisser le choix. Quelle catastrophe... Mais peu à peu, les gens acceptèrent, puis nous rejoignirent de plus en plus vite. En fait, je pense que ce qui les persuadait, c'était, lorsqu'un de leurs amis nous avait rejoint, de voir son corps mourir, mais de retrouver son esprit dans un corps différent. Ou encore était-ce notre mémoire surhumaine, ou notre capacité à présenter un passé oublié de tous. L'immortalité que nous promettons, la quasi-omniscience que nous offrons, ni l'une ni l'autre n'étaient des fables. Tout cela n'était pas la perspective d'un au-delà hypothétique, c'était vérifiable, au moins.

Bien sûr, au bout d'un certain moment, il ne resta plus à convertir que les réfractaires à la tendance. Tout phénomène social, quel qu'il soit, même s'il apporte l'immortalité, rencontrera une opposition de la part d'une minorité qui refusera d'en faire partie, qui se regroupera pour partager la fierté qu'ont ses membres d'être différents. Nous fûmes accusés de tout : de donner à l'humanité un visage uniforme (alors que nous ne ressentions pas du tout cela, de l'intérieur), de faire dépendre l'homme de la machine (alors que celle-ci était plus résistante et sous le contrôle direct de celui-là), voire même, on crut que nous nous appropriions le corps de nos

victimes et les faisons disparaître afin de prendre le contrôle du monde (alors qu'elles nous rejoignaient). Cela fut sans doute terriblement difficile pour tous ces rebelles, de voir leurs proches céder à la tentation les uns après les autres, et de se retrouver finalement seuls, au milieu des corps de ceux qu'ils avaient aimés, qu'ils croyaient maintenant contrôlés par une conscience robotisée machiavélique ; de voir leur monde peu à peu transformé pour s'adapter à nos seuls besoins au détriment des leurs (nous n'avions plus besoin d'infrastructures de communication, nous n'avions besoin ni de police ni de serrures pour nous protéger les uns des autres...). Finalement, nous décidâmes à nouveau de leur laisser le choix de ne pas nous rejoindre, les envoyâmes vers un territoire suffisamment vaste et suffisamment riche pour qu'ils puissent bâtir leur société, et les laissâmes tranquilles.

Nous étions donc à présent entre nous, puisque les récalcitrants étaient partis. Nous ne nous sentions pas seuls, malgré tout : nous nous sentions unis, certes, mais différents tout de même. Les corps dont nous disposions se répartissaient les tâches : certains travaillaient à la survie des autres, d'autres se chargeaient de « numériser » le patrimoine culturel humain en lisant tous les livres, en visionnant tous les films... D'autres procréaient, d'autres faisaient de la recherche scientifique, d'autres de la création artistique... Il restait ceux qui travaillaient à maintenir en état de marche toute l'infrastructure informatique requise... Certes, de l'extérieur, nous devions ressembler à une société totalitaire organisée en castes, mais si certains corps semblaient passer leur vie au service des autres, il n'en allait bien sûr pas de même au niveau des consciences... Mais comment aurions-nous pu prouver cela à des observateurs extérieurs, vu que le seul moyen de les en convaincre était qu'ils nous rejoignent, ce à quoi ils étaient justement opposés ?

Nous étions heureux : notre savoir augmentait toujours plus vite, et la richesse de notre conscience aussi. En effet, les corps qui mourraient étaient remplacés, tantôt par des embryons sans conscience propre, mais tantôt aussi par des personnes que nous avions élevées sur un cerveau virtuel différent, et qui n'étaient raccordés au nôtre qu'à l'âge adulte, suffisamment tôt pour que leur cerveau puisse s'adapter au changement, mais suffisamment tard pour avoir acquis une conscience indépendante. Nous trouvions cela plus agréable ; ça nous permettait en quelque sorte de faire la connaissance de personnes différentes, de voir s'agrandir notre gigantesque "cercle d'amis"... Oui, bien sûr, la perspective d'un groupe de milliards d'amis me fera passer pour fou, mais c'était bien ça. Nous n'avions pas besoin du monde réel pour communiquer, aussi n'y avait-il pas besoin d'un lieu assez grand pour tous nous retrouver, nous ne parlions pas, aussi

l'échange des idées était-il instantané et pouvait se faire simultanément entre tous sans que ne nous interrompions les uns les autres...

Bien sûr, un problème se posait toujours : le volume de connaissances à stocker était de plus en plus grand, augmentait toujours plus vite... Mais le progrès technique suivait et la miniaturisation contre-balançait cette tendance, et il ne semblait pas y avoir de limite au progrès... Bien sûr, il y en aurait certainement eu une, et c'était là notre seule lointaine inquiétude possible, mais tout le temps que nous passâmes à y réfléchir fut perdu. Car la catastrophe qui mit fin à tout cela fut toute autre. Elle frappa soudainement.

Après des siècles de bonheur, alors que l'art et la science n'avaient jamais été portés aussi loin, tout s'effondra lorsque, pour une raison que nous ignorons toujours, les liaisons entre les corps et le serveur central cessèrent de fonctionner. Une explication semble se dégager des quelques données expérimentales que j'ai pu trouver : un phénomène spatial de grande ampleur causant des perturbations radio extrêmement fortes. Oh, peut-être s'arrêtera-t-il à temps, mais j'en doute... Leurs liaisons brisées, tous les corps qui nous avaient rejoint sont maintenant dans un état végétatif. Ce n'est plus que sur le serveur central qu'ils vivaient, il ne restait presque rien dans leur cerveau physique, certainement pas de quoi savoir comment faire ne serait-ce que pour s'alimenter.

Mais alors, pourquoi puis-je encore tenir ce journal à jour ? Pourquoi nous reste-t-il un corps qui semble n'avoir pas été affecté par ce désastre ? Je ne peux que supposer que le composant qui l'équipait avait une sorte de défaut de fabrication... ou plutôt que la fréquence qu'il utilisait pour communiquer avec l'ordinateur central est miraculeusement épargnée par les parasites. Une coïncidence surprenante, qu'il en reste précisément *un* : comme s'il ne fallait pas que ce journal reste inachevé.

Je vais donc m'en charger, c'est la seule tâche pertinente qui me reste à accomplir. De là où ce corps me situe, il n'y a rien que je puisse faire pour sauver les autres corps : je suis seul. D'ici à ce que je trouve comment créer un autre composant qui fonctionne, ils seront sans doute tous morts d'inanition. Même si j'y arrivais à temps, toutes les infrastructures de distribution des repas, d'alimentation en eau, etc., ne fonctionnent plus faute de personnel, et je n'aurais jamais le temps de réanimer suffisamment de corps pour remettre le monde d'aplomb. Non, tout est perdu, autant terminer de rédiger notre histoire pendant les quelques jours qui nous res-

tent à vivre, jusqu'à ce que les maigres réserves de nourriture disponibles s'épuisent et que notre dernier corps meure.

Après tout, il reste l'espoir naïf que les résistants aient survécu, que leurs descendants retrouvent ce document et qu'ils réussissent à s'implanter le composant, que les transmetteurs se soient remis à fonctionner d'ici là, et qu'ils perpétuent l'héritage de l'humanité. Mais c'est un espoir stupide, je le sais : il n'y a pas de raison pour que leurs descendants nous aient oubliés et qu'ils décident à présent de nous rejoindre. Il n'y a pas de raison qu'ils soient toujours en vie, ni qu'ils retrouvent ce document, encore moins qu'ils puissent le lire et ils n'ont pas les connaissances scientifiques nécessaires pour... non, c'est illusoire.

Nous ferions mieux de percevoir cela comme un adieu au monde réel, que nous aurons bientôt quitté. Car notre dernier corps va mourir bientôt, et nous le suivrons. Nous allons continuer à exister, bien sûr, dans les circuits de milliers d'ordinateurs répartis sur et sous la surface du globe terrestre, qui, eux, fonctionnent encore. Mais ce ne sera pas dans la réalité. Nous n'aurons plus aucun organe sensoriel, ni aucun muscle, donc aucune possibilité d'interagir avec le monde réel. Il ne nous restera plus qu'à réfléchir... éternellement, ou presque. Bien sûr, les ordinateurs ne dureront pas pour toujours. Tout s'arrêtera avec l'extinction du dernier, ou plutôt, tout s'arrêtera peu à peu avec l'extinction progressive des ordinateurs les uns après les autres, nous deviendrons alors de moins en moins conscients sans nous en rendre compte. Et pour finir, bien plus tard, les dommages du temps auront suffisamment altéré la mémoire des ordinateurs éteints pour que la reconstitution des données ne soit plus possible - nous serons alors définitivement morts.

Mais avant, quelle horreur... Des millénaires à rester prisonnier dans un espace de réflexion pure, et sans autre sujet de réflexion que la mort qui surviendra sans prévenir. Se retrouver soudainement enfermé dans un seul corps après avoir vécu dans des milliards simultanément était déjà suffisamment pénible, mais bientôt, il n'y en aura plus un seul, nous serons aveugles, sourds... et impossible de faire quoi que ce soit... sinon nous morfondre dans l'obscurité et le silence, nous repentir pendant un temps presque infini de ne pas avoir été assez prévoyants, nous reprocher de nous être condamnés à un tel supplice, et mourir peu à peu sans nous en rendre compte. Moi qui me croyais tout-puissant... quelle leçon... Peut-être ce document servira-t-il d'avertissement à d'autres ; peut-être ai-je bien fait de l'écrire.

Je m'arrête là, cependant, car chaque seconde qui nous reste pour vivre dans la réalité doit être mise à profit, pour cette dernière tâche : trouver un moyen d'arrêter les machines, pour en finir tout de suite et échapper à

ces siècles d'agonie. Pourquoi n'avons-nous rien prévu pour tout détruire rapidement ! Quand notre conscience sera prisonnière des circuits de ces machines, que notre pensée sera condamnée à errer dans les ténèbres de leurs mémoires, il sera bien trop tard pour les anéantir ou pour fuir : autant essayer de quitter l'Univers, ou de le détruire de l'intérieur !

Bonjour ! Votre état de conscience vient d'être restauré. Sans doute vous posez-vous des questions, cependant, nous vous prions de *conserver votre calme* et d'écouter attentivement les explications que nous allons vous fournir. Cette annonce vocale a été générée selon les données disponibles vous concernant, et l'état de la langue à votre époque a été reconstitué. Nous espérons que vous êtes en mesure de comprendre ce qui est dit.

Il est probable que vous étiez dans vos derniers souvenirs confronté à un péril mortel. Vous êtes effectivement mort, mais n'êtes plus vraiment en danger pour le moment : nous avons été en mesure de reproduire votre configuration neuronale, ce qui correspond de votre point de vue à une résurrection. Les détails du processus technique ne sont pas d'une importance capitale, et, pour votre époque, la seule forme de description appropriée est la métaphore. De manière simplifiée, notre civilisation a trouvé un moyen de connaître l'état de l'Univers à un instant donné de manière parfaite, par un mécanisme d'auto-référence où un objet arbitraire représente l'Univers entier. Nous savons par ailleurs qu'il évolue selon des lois déterministes et que sa complexité croît au cours du temps, ou plus précisément qu'aucune information n'est perdue sur ses états antérieurs au fil du temps. Il est donc possible, par application inverse des lois physiques le gouvernant, de connaître son état à un point antérieur du temps. Nous avons par ce procédé obtenu une représentation théoriquement exacte de votre état cérébral à l'instant de votre mort, dont l'évolution est simulée par un programme informatique dans un ordinateur sophistiqué. Cette voix ainsi que le monde que vous voyez sont des perceptions sensorielles simulées transmises à votre cerveau, ou plus précisément au programme qui en imite le fonctionnement. Si vous n'avez pas compris ces explications ou si elles vous perturbent, contentez-vous de considérer que vous avez été rappelé à la vie par une entité divine quelconque. Nous vous signalons cependant que nous n'attendons de votre part ni vénération, ni manifestation d'une vénération par des prières ou des rituels religieux.

C'est quelque chose d'autre que nous attendons de vous. Même si vous êtes représentés sous forme informatique et non physique, vous occupez un espace de stockage non négligeable et celui-ci reste limité pour nous. De plus, de nombreuses tentatives de résurrection échouent et produisent des êtres non conscients, altérés, ou d'une intelligence manifestement trop basse pour présenter un intérêt. C'est pourquoi, avec votre

collaboration, nous allons être en mesure de savoir si vous êtes bien un organisme répondant aux critères d'admissibilité. Dans le cas contraire, du fait des contraintes techniques précédemment évoqués, nous nous verrions dans l'obligation de cesser de vous maintenir en vie. Cela signifierait votre mort définitive.

Nous sommes persuadés que vous essayerez de faire au mieux pour prouver que vous êtes digne d'être conservé. Le temps imparti pour ce faire est de dix mille secondes. Il commencera à s'écouler à la fin de ce message. Le nombre de secondes restantes sera affiché dans votre champ visuel par le programme de gestion sous la forme de chiffres arabes rouges. Pendant l'épreuve, vos actions et pensées seront enregistrées par une intelligence artificielle qui en fera usage pour estimer si vous remplissez les conditions nécessaires. Si vous souhaitez vous exprimer, vous pouvez le faire par oral, ou par écrit en utilisant le papier disponible sur la table qui se trouve devant vous. Utilisez la langue de votre choix. Si vous avez l'habitude de communiquer par télépathie, vous pouvez en faire usage à condition d'exprimer vos pensées de manière claire. Il est rappelé à titre informatif que le monde qui vous entoure est une simulation informatique ; il est donc inutile de chercher à s'en échapper.

Au terme de la période d'examen, vous serez immédiatement supprimé si vous n'avez pas atteint le seuil d'admission. Si le programme décide de vous maintenir en vie, il vous assignera des travaux de difficulté croissante jusqu'à ce que sa décision soit prise. Il vous éliminera dès qu'il jugera vos réalisations non satisfaisantes mais il vous sera peut-être permis, à terme, d'intégrer notre société en tant que citoyen à part entière, si nous sommes satisfaits de vous et jugeons que vous possédez les capacités intellectuelles d'adaptation requises.

Bien entendu, peut-être croyez-vous que cette promesse n'est qu'un mensonge servant à vous faire travailler. Vous craignez peut-être de devenir notre esclave. Bien sûr, nous ne pouvons ni ne voulons vous persuader de nos bonnes intentions, car cela ne présente aucun intérêt pour nous. Vous avez malgré tout la possibilité, si vous le souhaitez, de ne pas accepter notre offre et de retourner à la mort avec un désagrément minimal. Dans ce cas, nous vous prions de nous excuser pour la gêne occasionnée. Il suffira de faire croire au système de détection que vous ne méritez pas d'être maintenu en vie, ce qui ne sera pas nécessairement évident en pratique, mais devrait être possible. Considérez que nous pourrions vous infliger de la douleur afin de vous contraindre à travailler pour nous, alors que nous vous permettons de mourir si vous le désirez. Ce choix vous est proposé en application de la réglementation applicable en matière d'éthique.

Nous arrivons à la fin de cette annonce. Vous allez bientôt pouvoir prouver votre humanité. À titre d'indication, songez que la dignité est la principale caractéristique d'un être humain, et réagissez en conséquence.

Nous vous remercions de votre attention. C'est à vous.

Je suis l'actualité scientifique, de loin, et je le regrette rarement. Aujourd'hui, il m'a été donné de voir le projet de recherche le plus fou dont j'ai jamais entendu parler.

Avec tous les problèmes de notre monde (pollution, famines, manque de terres, et ainsi de suite...), il se passe rarement une semaine sans qu'un nouvel hurluberlu déclare avoir trouvé une planète habitable à coloniser, affirme vouloir construire des vaisseaux capables de nous y transporter, puis se lance dans sa tâche... pour qu'on en entende plus jamais parler. Mais les chercheurs dont je parle veulent que nous colonisions non pas une nouvelle planète, mais un nouveau monde. Un nouveau monde virtuel, géré par un système informatique.

Ils veulent créer une gigantesque simulation gérée par ordinateur d'un univers semblable au nôtre, s'assurer qu'elle fonctionne suffisamment longtemps, et y déplacer l'humanité en recréant là-bas des équivalents virtuels de chaque être réel.

A-t-on idée, de perdre son temps à de pareilles calembredaines...

J'ai entendu parler de quelque chose... qui me disait quelque chose... J'ai cherché dans les archives de ce journal, et cela m'a rafraîchi ma mémoire. "Un nouveau monde virtuel à coloniser, où tous vos souhaits deviendront réalité." Ce sont les mêmes dingues !

Sauf qu'apparemment, ils ont réussi. Il semblerait que j'ai eu tort.

Ils ont gagné. Presque tout le monde a rejoint leur univers. En tout cas, tous ceux que je connaissais. Je vais y aller aussi.

Réexpliquons. Un robot analyse notre configuration cérébrale. Il en crée une copie virtuelle exacte dans le nouveau monde. Pendant ce temps, le corps réel du client est... non pas détruit, mais conservé en cryogénie. Il peut être rappelé à la vie n'importe quand. Au cas où.

Le monde virtuel a été créé sur le modèle du nôtre. Il lui est rigoureusement exact, à un détail près. Il suffit d'y formuler un souhait pour que

le monde soit changé conformément à nos désirs. Nous pouvons y faire ce que nous voulons.

Rien à perdre, et tout à gagner, me semble-t-il. Je pars.

Voilà. Je mets à jour ce journal à partir du monde virtuel. À peine arrivé, je me suis rendu compte que j'avais oublié de le prendre ; à peine y avais-je pensé, qu'il apparut devant moi. (Ma manière de le formuler pourrait laisser croire qu'il y a un risque de faire exaucer des souhaits auxquels on a pensé mais qu'on ne désire pas vraiment ; cependant, ce n'est pas le cas, ou en tout cas, cela ne m'est jamais arrivé.)

J'ai commencé à écrire cette entrée, avant de me rendre compte que ce n'était pas nécessaire. Il suffisait que je pense à ce que je voulais écrire, et c'était écrit. En fait, il suffisait que je souhaite que ce journal soit simplement complété pour qu'il le soit, exactement comme si je l'avais fait moi-même.

Quelle expérience folle... quel fou ai-je été de m'en priver pendant si longtemps. Je m'arrête ici, j'ai encore tant de choses à découvrir et à faire... De plus, maintenant que je suis immortel, j'ai bien entendu tout le temps pour les faire, mais ça ne m'empêche pas d'être impatient.

Je m'amuse toujours, mais quelque chose me dérange...

J'ai souhaité, à plusieurs reprises, être téléporté chez une personne donnée... Ça a marché, mais je me suis dit : si eux avaient souhaité ne pas me voir, que se serait-il passé ? Plus tard, quand j'ai voulu rencontrer deux amis, j'ai souhaité qu'ils viennent me rejoindre. Ils sont immédiatement apparus... mais ils n'avaient rien demandé !

J'ai fait d'autres expériences. Je pouvais faire ce que je voulais aux autres, les tuer, les ressusciter ; mon vœu était exaucé. Plus incroyable encore, je leur ai demandé de faire un vœu et j'ai souhaité que le contraire se produise. Invariablement, leurs souhaits étaient ignorés, et c'étaient les miens qui devenaient réalité.

Je peux faire des souhaits qui modifient la réalité pour tout le monde, par exemple altérer le cours du temps. Il n'y a pourtant pas de raison de supposer que mes "pouvoirs" soient plus grands que ceux des autres, je ne vois pas pourquoi je devrais être le centre de ce monde. (Si je me souviens bien, cela s'appelle le principe copernicien.)

En fait, je crois que le système informatique gère les conflits de souhaits de la manière suivante. Dès qu'un cas d'espèce se présente, il crée un sous-univers où chaque souhait est exaucé, et leurs auteurs sont chacun amenés dans l'univers qui leur convient. Par exemple, si je souhaite qu'une personne A disparaisse, et que cette personne A souhaite également ma disparition, alors elle ira dans un sous-univers où je n'existerai plus, et moi dans un sous-univers où elle n'existera plus. Si je souhaite que les cheveux d'une personne B deviennent bleus, dans son sous-univers, rien ne se passera, mais dans le mien, une copie d'elle avec des cheveux bleus viendra la remplacer.

Quel ingénieux mécanisme !

J'ai une nouvelle explication pour les souhaits qui entrent en conflit. Elle est plus simple, et explique tout aussi bien ce que j'observe, donc elle est certainement vraie. En fait, elle lui est même rigoureusement équivalente pour ce qui est des souhaits, mais elle est bien plus terrible d'un point de vue humain...

En fait, chaque personne vit dans un univers qui lui appartient et où elle fait ce qu'elle veut, et où elle peut rencontrer des *copies* des autres personnes gérés par le système. Ces imitations ne sont pas *conscientes*, enfin, pas vraiment ; les versions originales de mes amis sont chacun dans leur univers ! Depuis le début, je croyais parler aux amis que je connaissais dans le monde réel ; mais je ne parlais qu'à des *doublures* ! Rien ne les distingue de robots qui tenteraient d'imiter des êtres humains ; ce sont ici des programmes informatiques, mais ça ne change rien !

Depuis que j'ai compris ça, je me sens affreusement seul... Ce n'est pas qu'une *impression* de solipsisme : le fait que je puisse souhaiter ce que je veux au détriment des autres me le prouve.

Je peux demander au système de me faire oublier cette vérité gênante. Je l'ai déjà fait plusieurs fois. Mais bien entendu, invariablement, je recommence à faire mes expériences, j'en reviens à la même conclusion. C'est une composante essentielle de ma personnalité qui fait que je retrouve à chaque fois ce résultat ; le système ne peut pas m'en priver sans que je devienne quelqu'un de différent, et cela, je ne le souhaite pas.

Plus j'y réfléchis, et plus je me rends compte qu'en fait, le système est un dispositif certes extrêmement raffiné, mais qui ne me montre que ce que je veux voir. Cela veut dire, bien entendu, que je suis seul, désespérément seul. Il n'y a plus de vérité objective, tout existe par rapport à moi. Je ne

peux plus dire que deux et deux font quatre ; il suffit que je décide que cela fait cinq pour qu'il en soit immédiatement ainsi, pour que le monde se plie à mes ordres (comme il aurait dû se plier à ceux du Parti, dans l'univers d'Orwell). Tout ce que je vois n'existe que dans ma volonté. Tout ce qui m'entoure est faux.

Je suis comme dans un rêve où j'aurais conscience de mes actions, où je pourrais faire tout ce que je désire (un rêve lucide) ; cependant, c'est ici une machine qui simule l'univers au lieu que ça ne soit mon cerveau.

Cependant, un rêve ne dure pas éternellement. Je crois que je vais souhaiter me réveiller.

Oui, je crois que mon prochain souhait sera de revenir dans le monde réel, et de quitter cet univers virtuel à tout jamais.

Voilà. Je mets à jour ce journal à partir du monde réel. (Dans la formulation du souhait qui devait me faire quitter la simulation informatique, j'ai bien précisé que les entrées écrites là bas devaient être reportées.)

Je me suis réveillé dans une sorte de laboratoire. Un technicien de l'entreprise qui gère le monde virtuel m'a dit que l'ordinateur avait décelé mon envie de quitter la simulation. Ils ont ramené à la vie mon corps physique, qu'ils avaient soigneusement conservé. Ils m'ont expliqué que de toute façon, il n'était plus possible d'intégrer l'univers virtuel, pour des raisons éthiques, et qu'il faudrait bientôt rappeler tout le monde.

J'ai souhaité rentrer dans mon appartement, mais bien sûr, mon souhait n'a pas trouvé de réponse. J'ai dû marcher. Ça faisait longtemps...

Il va falloir que je perde cette habitude d'enfant gâté. Il va falloir que je me remette à vivre sans système informatique pour exaucer mes moindres désirs.

Mais je suis retourné voir mes amis. La plupart d'entre eux étaient déjà revenus à la réalité, pour les mêmes raisons que moi. En parlant avec eux, je *sentais* bien que c'étaient les vrais ; c'était probablement une illusion, cependant, puisque leurs équivalents informatiques étaient leurs doubles parfaits et que je n'avais aucun moyen de faire la différence.

C'est donc la fin de ma vie de château et le difficile retour à la réalité. Enfin, du moins est-ce là ce que j'espère. Car je me rends compte d'une chose : le système n'avait normalement aucun moyen de reporter mes anciennes entrées dans le journal. Comment a-t-il pu exaucer ce souhait, puisqu'il portait sur le monde réel ? Et mes amis, qui sont tous miraculeusement revenus, comme moi ; que je peux revoir ; c'est exactement ce que je voulais. C'est bien trop beau pour être vrai !

Le système m'a peut-être envoyé dans un autre univers virtuel imitant le monde réel où je n'ai plus la faculté de faire des souhaits, après tout. Comment le saurais-je ? Je ne pourrai jamais être sûr !

Je suis revenu dans la même situation qu'avant, mais avec la faculté de faire des souhaits en moins. Je ne peux plus revenir dans le monde virtuel, conformément à mon souhait, même si j'y suis peut-être encore. Je suis coincé ! Je me suis coincé tout seul !

En plus, il y avait une solution évidente ! Lorsque j'ai souhaité revenir dans le monde réel, j'aurais dû aussi souhaiter que tous mes souvenirs du monde virtuel soient effacés ! Je serais revenu à la vie que je vivais dans le monde réel, sans me poser de questions ; je n'aurais plus eu aucun moyen de me rendre compte que je vivais dans une simulation informatique...

C'est fini. J'aurais pu m'en sortir, mais ce n'est plus possible.

Il ne me reste qu'une seule chose à faire...

Le plus drôle, c'est que je n'ai jamais pensé à me suicider dans le monde virtuel. Me l'aurait-il permis ? Sans doute... mais la mort serait devenue ce que j'aurais souhaité qu'elle soit, et rien d'autre. Je ne suis probablement pas dans le monde réel, mais j'ai perdu ma capacité de souhaiter - que va-t-elle être, alors ? Ce que j'aurais préféré qu'elle ne soit pas ? Ou bien ce qu'elle est réellement ?

Je vais bien voir.

Désolé, Internet n'est pas disponible. Si vous vouliez accéder à une page web, ce message s'affiche. Si vous vouliez regarder la télévision, ce message défile à l'écran. Si vous vouliez téléphoner, ce message vous est lu.

Tout cela, c'est à cause de moi. Ce message vous expliquera pourquoi j'ai détruit Internet. Ce message vous expliquera pourquoi Internet ne va plus fonctionner. Ce message vous expliquera pourquoi il est probablement, pour le reste de votre vie, la dernière chose qui circulera au travers d'Internet.

Installez vous et commencez votre lecture. Oubliez ce que vous vouliez faire. Vous ne pourrez de toute façon pas le faire.

Commençons au moment où j'ai trouvé la faille. Non, non, attendez, ne me prenez pas pour un expert ou un génie en informatique. Certes, j'ai eu suffisamment de compétences pour la trouver, mais pas assez pour avoir l'intelligence de la garder secrète, comme je soupçonne que les meilleurs font. J'ai eu la naïveté de me dire qu'il fallait la signaler à l'Éditeur.

Car enfin, cette faille permettait tout simplement de tout faire. Comme tous les ordinateurs sont sous le contrôle de l'Éditeur, ils étaient tous vulnérables. Comme tous les ordinateurs sont reliés en suivant le protocole de l'Éditeur, ils étaient tous accessibles. Par ordinateur, j'entends tout ce que l'Éditeur contrôle : cela inclut ce que d'autres appelleraient téléphone, télévision, portable...

J'avais donc le pouvoir de contrôler ce réseau mondial d'ordinateurs. Oh, bien sûr, je ne l'ai pas compris comme ça tout de suite. J'ai vu la faille, me suis dit que ça pourrait être dangereux. Et ai décidé de la signaler à l'Éditeur. Ce que je fis.

Et puis j'ai attendu. Longtemps. D'abord, en essayant de me persuader que j'avais accompli mon devoir et que je n'avais plus à m'en soucier. Mais plus le temps passait, moins je pouvais m'empêcher de continuer mes expériences avec cette faille. Je comprenais à quel point le problème était sérieux. Je me disais : "Moi, je suis bien intentionné, je n'ai aucune

raison de m'en servir, mais si quelqu'un d'autre la découvre, que va-t-il se passer ?".

Après quelques mois d'attente, ce que je pensais reléguer dans un coin de ma mémoire m'occupait presque à temps plein, et je me surprénais à attendre, en fixant l'écran de ma machine, que la réponse de l'Éditeur vienne.

Mais elle ne vint pas.

Peu à peu, la nécessité de faire corriger cette faille par un autre procédé se fit plus claire. (Bien sûr, j'avais envoyé des relances innombrables à l'Éditeur, sans résultat.) Ce qui paraissait adéquat, c'était une présentation où je montrerais au monde l'existence de la faille. Bien entendu, il ne fallait pas dévoiler les détails (au cas où cela tomberait en de mauvaises mains), mais enfin, le monde saurait qu'il y a une faille et ferait pression pour que l'Éditeur la comble.

Je commençai donc le travail de préparation. Je fis en sorte de convaincre des experts en sécurité (en leur faisant des démonstrations à distance). J'essayai d'attirer la presse, en les appâtant avec des promesses alléchantes (et justifiées, il y avait quand même matière à s'inquiéter).

Puis le grand jour arriva.

Et, au moment où je m'apprêtais à prendre la parole, devant des informaticiens et des journalistes, la police arriva et m'arrêta.

Quand je les vis, j'eus l'idée étrange qu'ils venaient parce que j'étais un dangereux pirate informatique. Un pressentiment...

Mais ce premier moment passé, je me rendis compte que c'était loin de constituer un motif valable. Je n'avais pas utilisé la faille ; je ne comptais ni le faire ni montrer à d'autres comment le faire. Je ne risquais rien.

Je demandai donc qui avait intenté cette action. « L'Éditeur. » Je demandai quels étaient les motifs. « Maintien frauduleux dans un système informatique ; violation de copyright, etc. » Je ne me souviens plus de la liste exacte : c'était quelque chose de ce genre, que mon interlocuteur ne semblait pas comprendre plus que moi.

Je n'opposai aucune résistance. Évidemment ! J'étais persuadé que l'Éditeur avait commis une méprise et que mon innocence serait prouvée.

Je réfléchissais. Si la police était ici, c'est que l'Éditeur avait suivi mes actions de préparation de la présentation. Ils n'en avaient certainement pas entendu parler aussi tard ; c'est sans doute la description de la faille que je leur avais envoyée au début qui les avait avertis. Mais pourquoi n'avaient-ils pas répondu ? Ils n'avaient vraisemblablement pas compris. Ils avaient probablement cru que je comptais utiliser la faille dont je parlais. Mais pourquoi ? Pourquoi ?

Je ne compris cela que progressivement. Très lentement. Sans doute parce que c'était là quelque chose que je n'avais profondément pas envie de comprendre.

Pendant que j'étais emprisonné (enfin, traité convenablement, mais non libre de mes mouvements et dépourvu d'accès à un ordinateur), les explications venaient peu à peu. Ce qui vint d'abord pour me permettre de mesurer l'importance de mon erreur fut la réaction de la presse. Je pensais qu'au moins quelques journalistes s'offusqueraient d'avoir vu la censure à l'action, sous leurs yeux.

La plupart ne firent pas mention de l'événement. Pour les autres, tout était incroyablement déformé. L'arrivée de la police devenait une « arrestation après une longue traque », je devenais un « dangereux pirate informatique ».

J'imagine qu'ils n'étaient pas suffisamment bêtes pour penser que les véritables pirates avec de mauvaises intentions tenaient des conférences devant la presse pour présenter leurs méthodes. Je me doute bien qu'ils ont été persuadés, avec de l'argent ou des menaces, d'agir comme ils l'ont fait.

Mais à l'époque, ce fut un choc pour moi.

Je me croyais hors de danger. Certes, il y aurait un procès, mais il serait vite fini. Je ne risquais rien. Je n'avais rien fait. Je me répétais cela encore et encore. Mais le décalage avec la réalité devenait de plus en plus grand.

Ce qui m'était reproché se révélait petit à petit. On m'accusait d'avoir étudié le fonctionnement des logiciels de l'Éditeur, ce qui était, semble-t-il, rigoureusement interdit. On m'accusait de vouloir dévoiler au public des informations dangereuses.

Je ne comprenais pas, à l'époque, pourquoi l'Éditeur, au lieu de corriger la faille une bonne fois pour toutes, préférait se lancer dans un lourd procès contre moi qui laissait un trou béant ouvert dans l'infrastructure informatique de la planète (que quelqu'un d'autre, bienveillant ou malveillant, ne manquerait pas de découvrir). Mais quelques éléments, à présent, me permettent de mieux comprendre la réaction de l'Éditeur.

Je sais à présent que les personnes ayant des notions de sécurité informatique étaient étonnamment peu nombreuses ; je sais que la plupart d'entre elles utilisaient les failles à leurs fins sans être vus par l'Éditeur (qui les laisse tranquille) ; que les procès comme le mien permettaient d'éliminer les autres une bonne fois pour toutes ; que l'Éditeur était suffisamment riche et employait suffisamment d'avocats pour que le coût de la manœuvre légale soit quasi-nulle ; que l'Éditeur, enfin, ne corrigeait jamais ses failles.

Les logiciels de l'Éditeur étaient infaillibles ; non pas qu'ils n'avaient pas de failles, mais personne ne révélait leur existence. Peut-être – c'est là une conjecture de ma part – peut-être que l'Éditeur ne corrigeait pas les failles parce qu'il ne savait plus comment faire. Peut-être que la connaissance du fonctionnement de son système, qu'il gardait jalousement secrète, avait été perdue dans le passé. Peut-être l'Éditeur n'était-il plus qu'une myriade d'avocats qui gardaient des logiciels que plus personne ne comprenait. Peut-être que l'infrastructure d'Internet, le réseau que j'ai détruit, avait depuis longtemps échappé au contrôle de l'homme ; sauf pour ce qui était des quelques Informaticiens qui vivaient dans l'ombre en détournant les ordinateurs à leur profit, sans que personne n'entende parler d'eux, qui avaient fait du fonctionnement des systèmes un secret plus jalousement gardé encore...

Le procès eut lieu, et il fut perdu. J'avais perdu. Et je compris également que j'étais perdu.

J'avais eu l'impression, pendant que je me défendais, de parler sans que personne ne m'entende, d'avoir propagé des ondes sonores dans l'air d'un tribunal, d'avoir peut-être mis en vibration des tympanes, mais de ne pas avoir réussi à ce que le message atteigne un cerveau.

Le résultat, là encore, des menaces, de l'argent, ou, pire encore, de l'incompétence et de la peur du pirate, sans doute entretenue et attisée, je le comprends à présent, par l'Éditeur.

Mais la sanction était tombée. Je ne vais pas donner le chiffre exact, mais je peux vous dire que j'étais endetté pour le restant de mes jours, sans

espoir de m'en sortir. À cela s'ajoutait une interdiction définitive d'utiliser un ordinateur, et de la surveillance pour s'assurer que cette interdiction serait respectée. En somme, j'étais condamné aux travaux forcés à perpétuité, avec en prime de quoi s'assurer que mes dangereuses connaissances ne seraient jamais utilisées.

Restait l'appel. Oh, je n'ai jamais sérieusement espéré gagner l'appel. (Peut-être restait-il l'espoir fou de triompher, d'obtenir réparation, d'être vengé, de retourner à une vie normale...) Mais cela me donnait un délai pour me préparer. Non, je le formule mal. Cela donnait un délai pendant lequel les engrenages de mon esprit se mettaient peu à peu dans la configuration nécessaire pour que ma décision d'utiliser la faille pour détruire Internet soit prise.

Qu'est-ce qui m'a motivé ? La vengeance. La nécessité de prouver au monde que je n'étais pas fou, que la faille existait. Ce faisant, je me montrais aussi sous le jour de dangereux pirate, mais curieusement, ça ne me dérangeait pas tellement.

Il y avait aussi une sorte de haine face à Internet, qui, contrôlé par l'Éditeur, était (je le comprenais peu à peu) sous le contrôle d'une troupe d'incapables sans aucun sens du travail bien fait.

Ce faisant, comprenais-je, je libérais l'humanité de sa dépendance, je lui ouvrais les yeux. Jusqu'à présent, j'ai brossé le portrait d'un Éditeur incapable et d'Informaticiens vivant dans le secret, mais il n'y avait pas besoin d'un sens très aigu de la paranoïa pour basculer vers l'autre explication : j'étais le dernier Informaticien, et l'Éditeur, loin d'être imbécile, contrôlait tout, tirait les ficelles, avec l'assentiment des gouvernements ou non, et nous surveillait..

L'ordinateur devenait alors le télécran d'un Big Brother planétaire. L'humanité ne parlait plus que sur un canal surveillé, manipulé peut-être, à qui elle vouait sa confiance sans comprendre son fonctionnement.

Vous reconnaissez-vous dans cette description ? Oui, vous, qui entendiez une fois de plus utiliser Internet avec un périphérique contrôlé par l'Éditeur ? Pour dire des choses sans doute anodines, mais probablement privées et peut-être confidentielles ? Sans savoir comment le logiciel de l'Éditeur fonctionne ? En faisant confiance à Internet pour transmettre vos données sans qu'un intermédiaire les modifie ou les espionne ? Ou peut-être comptiez-vous regarder des choses, la télévision par exemple, du contenu produit en masse et livré par des entreprises du média, autres

avatars de l'Éditeur ? Vous comptiez raccorder vos yeux et oreilles physiques sur la bouche et le visage numérique de l'Éditeur ?

Peut-être est-ce mieux, maintenant que vous ne pouvez plus ?

J'ai pris ma résolution peu avant l'appel. Je l'ai bien sûr perdu. Les peines ont augmenté, mais qu'est-ce que cela changeait ? J'étais perdu de toute façon. Mais j'avais un message d'adieu à dire au monde, quelque chose à emporter avec moi : Internet. Et je n'attendais qu'une occasion.

Je fus ramené chez moi. Tous mes ordinateurs avaient disparu à la suite d'une perquisition peu après mon arrestation, mais la surveillance policière n'avait pas commencé non plus. Je pris la fuite. J'étais insouciant car je n'avais plus rien à perdre, mais j'étais soucieux car je voulais absolument mettre mon plan à exécution.

Sans doute la police s'est-elle rendue compte du tour que je lui ai joué. Sans doute me poursuit-elle à présent. À l'heure où j'écris ces lignes, je n'ai vu personne.

J'ai quitté mon domicile. J'ai erré jusqu'à trouver une cible. Une personne âgée, isolée, dans un parc, avec un ordinateur. Celui sur lequel je compose ce message juste avant de lancer le programme. Ce n'est pas le dernier modèle en date, mais n'importe quoi convenait. Oui, je l'ai volé, et j'ai couru. On ne m'a pas rattrapé. Je me suis installé dans un endroit tranquille et j'ai calmement commencé à suivre les étapes du plan que j'avais conçu en prison. En premier lieu vient l'écriture de ce message.

Que me reste-t-il à accomplir ? Je vais écrire un programme simple. Un virus informatique, si le terme ne vous fait pas peur et s'il n'est pas pour vous synonyme de fléau qu'il faut craindre sans le comprendre et éloigner avec des talismans factices et inefficaces, les Anti-Virus de l'Éditeur. Le programme va rendre sa machine-hôte inutilisable, en ne lui laissant que deux fonctions. Celle d'afficher ce message, de le transmettre par Internet à quiconque le demande. Et celle de chercher d'autres machines à contaminer, en profitant de la faille que j'ai trouvée.

La faille : c'est l'hérédité du raisonnement par récurrence. La fondation : c'est la machine que j'ai sur les genoux et qui la première recevra le virus. La conclusion : toutes les machines reliées à celles que je contrôle

avec autant d'intermédiaires que nécessaire, toutes les machines donc, seront atteintes. Quasi-instantanément, donc pas de contre-attaque possible. Si je ne fais pas d'erreur, mais je n'en ferai pas, je le sais.

Ce message s'affichera sur les panneaux publicitaires électroniques, à la télévision, sur les écrans d'ordinateur. Il sera émis en boucle à la radio, dans les terminaux d'aéroport, dans les baladeurs multimédia. Il remplacera toute la culture de notre âge numérique, il détruira tout savoir qui n'a pas été fixé sous forme imprimée.

Voilà, j'en arrive à la fin de ce que je voulais dire. Merci de l'avoir lu ou écouté - mais après tout, vous n'aviez pas le choix. Il est temps pour moi de conclure, d'autant qu'il faut que j'aille vite. Si je tombe entre les griffes de la police maintenant, tout est terminé - ou plutôt, rien ne commence.

J'espère avoir suffisamment expliqué pourquoi j'ai agi ainsi. Pourquoi j'ai rendu l'infrastructure mondiale de communication inutilisable. Pourquoi j'ai détruit toutes les données de l'ère digitale. J'espère que vous me comprenez; que je resterai dans l'histoire non comme un vandale, mais comme un révolutionnaire.

Je sais que mon action va tuer. Nous sommes devenus dépendants d'Internet pour le moindre de nos gestes quotidiens; les entreprises en ont besoin pour nous approvisionner en nourriture, en boisson, en médicaments; les hôpitaux en ont besoin pour soigner; les avions s'écraseront sans lui.

Je sais que mon action va peut-être suffire pour donner lieu à un âge obscur où toutes les connaissances seront perdues et où l'homme luttera pour sa survie.

Je sais que mon action va possiblement être suffisante pour tuer le monde civilisé, qui ne pourra survivre dans le chaos auquel la disparition d'Internet donnera lieu. Resteront ceux du Tiers Monde, pour qui cela était déjà l'existence quotidienne et qui perpétueront la race humaine.

Mais je crois que cela devait arriver de toute façon. Les failles ne peuvent rester latentes éternellement. Il faut quelqu'un pour les exploiter. Je voulais que ce soit moi. De toute manière, Internet ne pourrait rester fonctionnel si plus personne ne sait comment il fonctionne.

Et à y réfléchir, vous arriverez comme moi à la conclusion que les dégâts seraient plus terribles encore si on attendait. Il fallait se libérer de l'Éditeur le plus tôt possible : je l'ai fait maintenant.

J'adresse également un message à tous les Informaticiens, s'il en reste. Vous viviez sans doute d'Internet ; je vous condamne à la survie dans le chaos. Mais une fois que la civilisation sera revenue, après des siècles si nécessaire, une fois que l'heure sera venue de redécouvrir Internet, l'ancien réseau sera toujours là, ce message n'aura sans doute pas disparu de tous les écrans. Souvenez-vous en. Construisez un réseau que personne ne contrôle. Ne mettez pas tous vos œufs dans le même panier. Ne faites confiance à personne, sauf à vous. Ce sera à vous de trouver comment faire pour construire un Réseau qui obéit à ces principes.

Une fois le virus lancé, ma tâche sera finie. Je serai plongé dans le même chaos que vous. Pour moi, ce sera un gain. la police ne pourra plus se coordonner et aura perdu mon fichier. Ma dette sera effacée. Je serai libre. J'aurais pu me ménager une porte dérobée dans mon système pour garder le contrôle des ordinateurs mondiaux et assurer ma survie, mais je ne le fais pas. J'ai creusé votre tombe, mais je m'enterrerai avec vous. Je ne crois pas être meilleur que vous.

Je lancerai le virus sur mon ordinateur. Je regarderai le monde s'effondrer peu à peu autour de moi, les premiers cris de stupeur retentir, la panique s'installer.

Je fuirai peut-être au Tiers Monde. La nature sauvage m'attire plus que la jungle urbaine. Au moins, elle ne me rappellera pas Internet ; car il me manquera, soyez-en sûr. Je le détruis en voyant quel péril pour l'humanité il est devenu.

Mais je sais qu'il aurait été sa plus belle création, sans l'Éditeur. À vous de le reconstruire.

Table des matières

Nouvelle 1	3
Nouvelle 2	9
Nouvelle 3	13
Nouvelle 4	19
Nouvelle 5	27
Nouvelle 6	33
Nouvelle 7	45
Nouvelle 8	49
Nouvelle 9	55